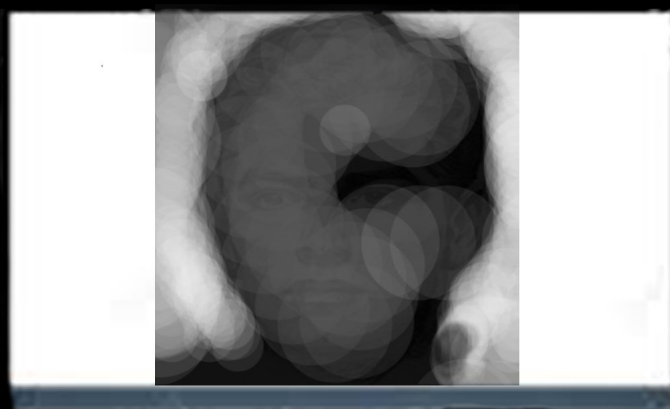


La Noctambule



Mélanie
Beauchamp



la plume d'or

Table des matières

Mardi, 11 h	8
La première promenade	10
Mars	13
Mai	16
Juin	19
Le mal du pays	22
Août	24
La rupture du bonheur ou le retour brutal du quotidien	29
Le déclin ou la création de l'utopie	33
La création d'une nouveauté	39
Début février	41
La nostalgie	43
La mission achevée	47
Le début de la fin	50
Endroit inconnu, automne	53
Épilogue	54

Les Éditions La Plume D'or
3485-308, avenue Papineau
Montréal (Québec) H2K 4J8
<http://editionslpd.com>

La Noctambule

Mélanie Beauchamp



Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Shawn Foster et Jim Lego

© Mélanie Beauchamp, 2017

Dépôt légal – 2017
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN :978-2-92459-466-7
ISBN ePub :978-2-92459-468-1
ISBN PDF :978-2-92459-467-4

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada
1^{re} impression, août 2017

*À vous deux,
qui avez su réveiller la Noctambule en moi.*

« Tout ce qui peut être imaginé est réel. »
Pablo Picasso

Mardi, 11 h

Je me couche à deux ou trois heures du matin, je me lève pour préparer mon enfant pour l'école et ensuite, je retourne dormir jusqu'à midi. Je me fais croire que tout va bien. J'essaie de regarder le verre d'eau à moitié plein et non pas à moitié vide. Je me dis que rien n'arrive pour rien, que c'est mon destin, que ce dernier m'amènera ailleurs et que cet ailleurs sera nécessairement mieux. Cela finit par fonctionner. Parfois, cependant, le tourbillon dans ma tête revient sans cesse, et toujours de plus en plus fort. Je dois recommencer à m'encourager, à me dire que j'ai passablement vécu ma vie en ne sachant pas ce qui allait m'arriver par la suite. De toute manière, la vie conventionnelle de la société contemporaine ne m'a jamais attirée et ma marginalisation me plaît. Donc, je lis toutes ces pages que j'ai écrites et m'installe pour en écrire d'autres... c'est ainsi qu'est ma vie.

Je ne pensais pas que cela faisait trois heures que j'étais assise à regarder par la fenêtre. Les autres ayant quitté la maison, je suis seule. Je n'ai pas beaucoup dormi, la nuit passée, et pourtant, je ne me sens pas fatiguée. Les journées se suivent et se ressemblent. La lourdeur de l'inactivité ne me semble pas plus imposante qu'hier ou qu'elle le sera demain. Je veux arrêter le cyclone de pensées qui ne cesse de croître dans ma tête, dans mon cœur et dans mon corps. Je me lève ; aujourd'hui, je vais marcher !

Quinze heures, encore le même mardi. Je ne suis pas allée marcher, je suis toujours assise sur cette chaise berçante à regarder, cette fois, les flocons de neige tomber. Ma fille va bientôt arriver de l'école ; j'aurai alors l'impression d'exister de nouveau. Entre ses mots d'enfant, le bruit du sac à dos qui s'écrase par terre, ouvert puis fermé, et le silence de la période des leçons, sans oublier les petites chicanes du quotidien, je prendrai vie. L'espoir voulant qu'un jour ma vie sera mienne sera de nouveau possible.

— Maman, crois-tu que je peux apporter ces images pour ma présentation orale ?

Je tourne lentement la tête, et vois ma grande qui tient dans ses mains des photos d'elle et moi posant fièrement à côté de nos premiers chefs-d'œuvre : des peintures surréalistes inspirées de l'artiste Salvador Dalí. Nous avons tenté de reproduire son œuvre *La Persistance de la mémoire*.

— Oui, bien sûr, cela agrémentera ton exposé. Ces photos sont magnifiques.

Pourquoi vouloir changer de vie ? Je suis une femme épanouie ; j'ai réussi mes études, j'ai un bel enfant, mon mari est adorable, et l'argent n'est pas un problème. Vite, préparer le souper, oublier ce doute qui recommence à prendre forme. Tout le monde va bien, c'est ce qui importe !

Pourquoi vouloir changer de vie alors que tous ces gens qui m'entourent sont mes créations ? Parce que même ces créations finissent par me lasser. Je pourrais les faire disparaître, écrire quelque chose d'autre. Ne suis-je pas maître de ma pensée et de mes doigts ? Le suis-je ? Une fois les mots écrits et les pages imprimées, je les garde soigneusement rangées. Après tout, c'est ma vie qui y est décrite ; je ne peux penser en perdre un bout, ce serait perdre un bout de mon existence et je serais moins réelle. Si quelqu'un s'emparait de ces pages et qu'il les mélangeait, soit par inadvertance soit parce que mon histoire ne lui plaisait pas, que m'advierait-il ? Je ne peux que m'imaginer une soirée, commencer à avoir du mal à respirer, me sentir plus faible. Ne plus savoir mon nom et douter de la réalité de mon existence...

J'ai toujours été fidèle ; à mes idées, à moi-même, à mes amis et aux hommes qui ont partagé ma vie. J'en suis heureuse, fière. Je boude les gens qui n'y arrivent pas, je crains qu'on ne me soit pas fidèle. Les occasions ont été multiples, la tentation présente. Eh bien, non ! J'ai résisté. J'ai évité, j'ai fait ce que je crois qu'il faut faire. Pourquoi est-ce donc si difficile de ne pas penser jour et nuit à ce concept encore plus abstrait que tant d'autres ? Je sais qui je suis, je sais ce que je veux et ce que je ne veux pas. Pourquoi alors ?

Je suis là à penser tout haut dans la maison. Moi et mes grands principes ! Durant ces dernières nuits, ces mêmes principes, je ne peux le cacher, se sont soudainement envolés. C'est si simple, pourtant : j'aime mon mari. Je ne peux pas gâcher un mariage pour des petites envies égoïstes. Cela arrive à tout le monde de se poser des questions, d'avoir des envies. Il faut tout simplement laisser le temps aller, mettre les choses en perspective. Et me voilà en train de parler à mon chien qui me regarde. S'il pouvait me répondre, je me demande ce qu'il pourrait bien vouloir me dire.

— Grands principes, grands principes ! Tu parles. Tu ne sais même plus ce qu'ils sont ! Tu les tiens par principe, justement. Ce n'est pas ce que tu pourrais toi-même appeler une tautologie ? Arrête de t'accrocher dans les fleurs du tapis... tes grands principes sont en veilleuses, tes repères ont perdu le nord et tu as perdu le sens de la définition.

Je le regarde et soupire ! Comme si un chien pouvait parler...

Je ferme cette page et j'ouvre une page d'un autre texte que j'ai écrit. Cette fois, les mots me parlent, m'attendent.

— Il te faut être plus critique, dans ce passage, lorsque tu mentionnes tes grands principes.

— Oui, être plus critique, plus cruelle envers les autres qui n'ont pas ces principes. Des principes, me dis-je... ces derniers doivent par définition statuer une prise de position et une ligne directrice. Ils ne doivent pas être remis en question une fois adoptés. Des principes ne sont pas des normes, car celles-ci changent comme changent les saisons. Les principes découlent d'un processus intellectuel lui-même régi selon des règles, telles que la logique et la rhétorique.

La première promenade

— Le sujet de conversation que j’aurais aimé aborder est, il faut bien le mettre sur la table, ces sensations, ces positions, ces façons de s’unir.

C’est ainsi que la conversation entre Lune et moi avait vite fait de commencer alors que nous nous installions pour une autre promenade virtuelle nocturne. J’avais pris le pseudonyme d’Anna et sans vraiment prendre le temps de réfléchir, puisque l’instant ne s’y prêtait pas vraiment, je pris place plus confortablement devant l’écran de mon ordinateur et j’entrepris ce qui allait devenir mon premier pas vers l’infidélité.

— Je sais que c’est absurde et inconcevable. Que cela ne se fait pas et qu’on ne devrait pas le faire. Néanmoins, j’aurais envie de te montrer ces façons qui me plaisent tant dans l’union.

— Me montrer... que veux-tu dire ? demanda Lune.

— Imagine que je suis dans une pièce avec toi ; nous sommes habillés et parfaitement conscients du moment... quoique le moment seul suffit à nous faire ressentir une certaine ivresse. Alors que tu veux aborder ce sujet, je me lèverais et t’inviterais dans une danse d’union.

—...

— Je t’invite à te coucher sur le dos, et je viens m’accroupir sur toi. Mon sexe est à la hauteur de ton pubis, mes pieds frôlent tes cuisses, et mon corps se penche vers ton torse qui se relève. Je me lève et me retourne, m’assois de nouveau à califourchon sur toi et reprends les mêmes mouvements. Cette fois, cependant, tu vois mon dos et mes fesses.

— Les gestes sensuels, te sentir douce et décidée... Je pense à toi tout entière, mais qu’est-ce que je rêve de tes fesses...

Lune m’écrivait qu’il était tout rouge et que ses yeux buvaient mes écrits. Sans prêter attention à l’absurdité de cet échange, je continuais cette danse qui devenait de moins en moins virtuelle.

— Je te propose, par les gestes, de te relever un peu et de prendre appui sur tes coudes, puis tes mains.

Ne pouvant s’empêcher d’intervenir dans cette danse, Lune écrivit :

— Ton corps si près du mien, je peux presque l’effleurer. Je désire tellement en prendre possession que je sens mes mains trembler d’envie.

Je ne pouvais pas le laisser prendre le contrôle, pas encore, alors j’ajoutai :

— Je me relève lentement. Je t’entraîne à prendre appui sur le mur derrière. Tu es assis et je viens m’asseoir sur toi. Je te fais face et nos lèvres sont proches ; une de mes mains est posée sur ta nuque, l’autre sur ta cuisse.

— Ces folles sensations qui se succèdent et se mélangent. Se laisser guider, suivre la maîtresse du bal, me livrer à ma cavalière. C’est la plus folle, la plus douce, la plus juste manière d’aborder ce sujet de conversation.

Je continuai un peu.

— Je me couche sur le dos et t’invite à te coucher sur moi, et ce, dans la position la plus classique.

Il n’était pas question de contrôle et je le compris. C’était une danse et une danse à deux. Alors, je le laissai prendre sa place et me délectai de ses mots. Ce fut alors au tour de Lune de s’exprimer.

— La musique muette s’achèverait alors que je m’allongerais doucement en proposant mon

corps à ton corps, et je te chuchoterais à l'oreille que je ne sais pas comment te remercier pour ton inspiration, que je n'ai pas de mots pour décrire la folie de ta danse et te dire à quel point elle me transporte.

Je répondis sans même réfléchir, car la réponse me brûlait les lèvres.

— Tu alimentes mon désir, mon inspiration. J'écris, je te lis, et mon corps réagit à cette danse que j'invente ici par écrit. Mais j'aimerais vraiment qu'à cet instant, tu deviennes le maître de la danse.

— Soit, saisir doucement ta main, te sourire... me demander si tu perçois à quel point mes yeux brillent. Saisir la maîtrise de la danse que tu m'invites à prendre. T'allonger à nouveau doucement sur le dos d'une main qui se pose sur ton torse, juste un peu en dessous de ta poitrine pour t'inviter à te reposer de nouveau sur le lit. Ouvrir doucement tes jambes, t'y inviter alors que je suis agenouillé, oser mes mains sous tes hanches pour les soulever un peu à ma rencontre. Garder la pose et remonter mes mains dans ton dos et te soulever, redresser ton torse, approcher nos visages, tes hanches toujours à la rencontre des miennes. Et puis, me reculer, glisser au bord du lit, t'attirer tout au bord et m'agenouiller, rougir un peu d'oser poser tes jambes grandes ouvertes sur mes épaules.

Je ne pus m'empêcher de lui écrire que je rougis à la lecture de ses derniers mots. Et il continua de plus belle, inspiré par mes réactions.

— Oser te dévisager, te regarder, te sourire doucement, ainsi agenouillé sur le bord du lit, tes jambes sur mes épaules. Puis, faire passer une jambe et l'autre au-dessus de ma tête, quitter cette pose pour t'inviter tout de suite à en prendre une autre. Sans que je remonte encore sur le lit, je t'invite doucement à te tourner, en te gardant au bord du lit, tes genoux maintenant au sol. Tu épouses la forme du lit, ton buste s'enfonce un peu dans les draps, alors que ma danse me fait poser mon pubis contre tes fesses. Je me lève, te tends la main et pose doucement tes mains autour de mon cou ; te regarder et saisir ta cuisse, l'inviter à entourer mes hanches... et puis saisir ! Saisir ensuite l'autre et doucement la ramener elle aussi à moi, l'inviter à m'entourer, alors que tu te retiens à mon cou. Un pas, puis deux vers le mur, ton dos qui s'y colle pour nous aider à soutenir la pose.

Il continua ainsi, alors que j'étais dans un état d'excitation assez avancée.

— Doucement, me presser contre toi, contre ce mur, et faire glisser tes jambes, libérer tes mains de mon cou.

Et là, dans ma tête, les images prirent la place des mots. J'étais dans le salon et voyais clairement ce Lune et cette Anna qui me ressemblait étrangement. Imaginant le reste de la scène, je ne pus m'empêcher de livrer mes images à Lune :

— Et je glisse, je descends plus bas. Mes mains effleurent ton torse pour arrêter leur parcours à ton bassin. Je suis accroupie devant toi, et ma bouche est à la hauteur de ton sexe. D'une main, je touche tes fesses... tandis que l'autre aimerait effleurer ton sexe, alors que ma bouche est entrouverte.

— Je frissonne réellement. Il y a tant dans cette danse. Je te désire.

Ce sont les seuls mots que Lune a pu écrire.

Je ferme l'écran d'ordinateur. Mes mains sont moites, mon cœur bat très vite et très fort. Qu'est-ce qui s'est passé ? J'entends des pas ; Mathieu se lève. Quatre heures du matin. J'aurai encore passé une nuit dans le monde virtuel. Encore une nuit réveillée !

J'ai eu beaucoup de mal à m'endormir. J'étais incapable d'arrêter de penser à cet échange avec Lune. Je me cache, j'espère être seule. Je me surprends à espérer sa présence sur internet, à vouloir

des moments de solitude. J'anticipe, je prépare ces nuits passées ensemble. La nuit, dans le silence, je me promène et tout m'est permis.

Mars

Nous sommes au mois de mars, la neige commence déjà à fondre. Nous n'avons pas eu un très long hiver, cette année. Je ne vais pas m'en plaindre, car je n'aime pas vraiment l'hiver. Les tempêtes qui nous font rager et prendre le champ. Le froid glaçant notre corps qu'on essaie de protéger en ajoutant toujours plus de couches. Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour réfléchir aux conditions météorologiques, cet hiver ; la nuit, j'étais trop occupée à me promener dans le monde virtuel et le jour, je reprenais le sommeil perdu. Combien de mois se sont écoulés ? Combien de nuits sont passées ? Combien de pages ai-je écrites ? Combien d'histoires me suis-je racontées ? Je me souviens de l'année passée, lorsque je suis allée en Égypte, ou il y a peut-être trois ou quatre ans, alors que j'écrivais le résumé de mes promenades au Pays basque. Cela ne fait pas beaucoup de différence, car je pourrais bien retrouver ces pages et réécrire ces histoires. Pourtant, la nuit, je suis si occupée à me promener que je ne trouve pas le temps pour me relire.

J'aime bien cette histoire avec Lune ; je trouve qu'elle est plus gaie que les autres. Alors, je continue, puisque les pages sont comptées.

Tous les sujets ont été abordés avec lui, presque rien n'a été épargné. J'ai l'impression de le connaître depuis des années. Pourtant, si je m'arrête, je ne le connais que depuis quelques mois. Est-ce que je le connais vraiment ? Je ne connais même pas son vrai nom ! Un nom, qu'est-ce qu'un nom après tout ? Un masque, un autre de plus que l'on se met pour vivre notre vie. Une personnalité que l'on se colle après avoir lu le livre sur les prénoms, celui-là même que nos parents ont consulté afin de nous insuffler une personnalité digne des plus grandes de ce monde ! Anna- Isabelle- Isabelle – Anna... ce ne sont que des noms, que des mots !

Je vois son pseudonyme apparaître à l'écran. Vingt-et-une heures à l'horloge, pile à l'heure. Mon cœur palpite, mon sourire trahit mon envie. Ce que je m'appête à faire, personne ne le sait. Je me cache dans la chambre, je me nomme Anna et j'ai la nuit devant moi. Enfin, jusqu'à ce qu'on vienne m'enlever à cette *réalité*, car, oui, je crois qu'il s'agit d'une réalité. Ma vie la nuit et ma vie le jour sont peut-être bien différentes l'une de l'autre, mais il me paraît insensé de dire que ce que je vis au travers de l'ordinateur n'est rien qui puisse ressembler à une réalité. Et si ce n'est pas réel, comment expliquer les émotions qui habitent mon cœur la nuit plutôt que le jour ? Comment expliquer ces sensations physiques que je ressens ? En fait, pour certains, elles proviennent de notre esprit et de notre imagination, tandis que pour d'autres, elles sont ce que nos sens perçoivent. Je confirme alors que Lune et notre relation numérique ne font aucun doute à mes sens. La nuit est belle et douce, c'est la pleine lune, et il est là, à notre rendez-vous virtuel.

Il commence toujours par me demander comment ça va pour ensuite me poser des questions sur mon quotidien et mes activités. Après quoi, viennent des questions plus personnelles touchant mes états d'âme et mes envies du soir. Voilà longtemps que Mathieu ne me le demande plus. Le quotidien et la routine nous font oublier ce genre de petits détails. De toute façon, à quoi bon se demander comment ça va, quand la réponse est toujours la même, parce que tu n'oses plus te livrer ? Pourquoi ? Puisque dire que ça va bien ou que ça va mal, c'est créer la même réaction : aucune réaction !

La conversation est agréable et simple. On parle du quotidien. C'est étrange comment parler de sauce à spaghetti peut devenir si passionnant. C'est nouveau, c'est bon, c'est savoureux ! Bien sûr, jusqu'à ce soir, nous n'avons encore jamais parlé de nourriture. Tout peut être un sujet de conversation. Est-ce que c'était de cette façon, au début, avec mon conjoint ? Je réfléchis, j'essaie de me souvenir.

Je n'arrive pas à me rappeler, cela fait trop longtemps. De plus, ai-je vraiment envie de me remémorer tous ces beaux moments de nous deux, alors que nous étions heureux et amoureux ? Nos moments coquins passés à préparer un souper, des regards échangés, une main qui effleure le dos et les fesses de l'autre au passage, un baiser volé, de la farine sur le nez... non... non ! Je ne pourrais y croire. Je me demande parfois ce qui rend les choses vraies. Est-ce que c'est la sensation de la chose ou la chose elle-même ? Ces mots que j'écris deviennent-ils vrais à partir du moment où ils touchent les pages ou commencent-ils à être vrais lorsqu'ils prennent possession de l'esprit ? La différence est-elle vraiment importante, alors que l'essentiel est plutôt de savoir si je veux qu'ils soient vrais ? Je veux, ils le sont, je ne le veux pas, ils restent des mots formant des histoires qui s'empoussièrent dans la bibliothèque du salon.

Nous passons de longues minutes à nous parler ainsi de la pluie et du beau temps. Il y a souvent des moments de silence ; non pas de malaise, mais au contraire, de bien-être. J'ai à l'occasion envie d'aller un peu plus loin avec lui, mais est-ce que ce serait rompre avec une de mes valeurs : la fidélité au sein de mon couple ?

Pour l'instant, à tout le moins, je ne fais rien de mal. Ce n'est qu'un ami, après tout. Bon, peut-être qu'il y a eu des échanges un peu osés. Le fantasme, c'est sain à ce que l'on dit. Penser parfois à quelqu'un d'autre ne doit pas être problématique. Draguer n'est pas un passage à l'acte, donc il n'y a pas de limite franchie. Je confirme n'être jamais passée à l'acte et que nos moments ensemble se limitent à des mots... seulement des mots. Enfin, jusqu'à ce soir...

Ce soir, dans cette promenade avec Lune, je ne sais pas ce qui m'a pris, mais j'ai dépassé une limite. J'en avais profondément envie, mais je rationalisais ces émotions depuis un certain temps déjà. Je m'accrochais à ce principe qui me faisait croire que moi, j'étais différente de plusieurs autres. Ce soir, cependant, sans aucune raison, tout simplement une accumulation de désir et d'envie, ce principe a perdu de son sens. La nouveauté qui devient habitude m'a fait prendre un nouveau chemin. Je n'ai pas réfléchi. Pourquoi réfléchir ? Ce n'est pas aussi passionnant, cela ne nous prend pas dans le ventre. Je passe mes journées à penser : penser à mon avenir, penser à mon enfant, penser à l'épicerie... alors, j'ai plongé.

— On ouvre la cybercaméra ? Veux-tu ? Crois-tu que nous pourrions aller jusque-là ?

J'avais des papillons dans l'estomac.

— Oser se dévoiler, oser s'aventurer, a été sa réponse.

Et l'on s'est dévoilé. Dans un premier temps, il ne voit que mon chandail. De son côté, du fait qu'il n'avait jamais fait de cybercaméra, son visage apparut. Visiblement mal à l'aise, il affichait un sourire gêné. Dans le reflet de l'écran, on pouvait voir mon sourire, un sourire qui n'avait rien d'irréel. Nous sommes restés un moment à nous regarder et à sourire bêtement, puis la gêne que je pensais ressentir s'est rapidement dissipée. Voir ses yeux, ses lèvres, ses cheveux... je n'ai pas pu m'empêcher de repenser à cette conversation que nous avons eue quelques semaines plus tôt et je suis devenue toute rouge. Je ne pouvais plus écrire un mot sans faire de fautes et je n'osais plus le regarder dans les yeux, car je voyais maintenant comment il m'aurait regardée si je m'étais réellement avancée vers lui pour toucher son corps. Un frisson me parcourut. J'étais bien et je me sentais désirée. Au diable la différence entre virtualité et réalité, fausseté ou vérité ; ce que je vivais était bien réel. J'étais excitée au point où ma culotte devenait mouillée devant un homme que je voyais pour la première fois, avec qui je discutais virtuellement depuis seulement un certain temps. Je ne rêvais pas, ce n'était pas un film XXX devant lequel je pourrais imaginer le regard de l'homme qui me regarde. Non, c'était un homme séduisant et véritable, qui la nuit, me regardait assise seule dans mon salon.

La Noctambule, dans cette situation, ne pense pas, elle ne rationalise pas les situations, elle les vit. Elle savoure le moment présent. C'est la Noctambule, je crois, à moins que ce ne soit Anna ou Isabelle, qui a fait le premier pas, celui d'ouvrir, un bouton à la fois, son chemisier afin d'y dévoiler une poitrine raidie par l'excitation du moment.

J'ai laissé le temps à mon interlocuteur de prendre conscience de mon geste et sa réaction ébahie m'a incitée à continuer, malgré une certaine nervosité. Le chemisier complètement ouvert, j'ai fermé les yeux et mes doigts ont doucement glissé de mon cou à mes seins, encore cachés un tant soit peu par mon soutien-gorge qui me pressait de plus en plus. C'était exquis. Lorsque mes yeux se sont ouverts, Lune était debout, retirant son gilet avec maladresse. Mais cela n'eut tôt fait de détendre l'atmosphère. Après quelques sourires échangés, on s'est fait signe de continuer.

Aucun mot n'a été échangé, que des regards et des gestes. Il était torse nu, alors que je n'avais plus que mon soutien-gorge. Il n'en manquait pas beaucoup pour que je lui prenne la main afin de remplacer la mienne sur mon corps. Notre dialogue silencieux a continué ainsi une bonne partie de la nuit et à la fin, il ne nous restait que très peu de vêtements. Encore partiellement habillés, l'orgasme n'a pas été moins puissant et écran d'ordinateur ou pas, ce qui a été vécu était vrai.

Après cette nuit-là, je suis restée allongée un moment sur le canapé avant d'aller rejoindre ma vie de jour, celle d'Isabelle qui doit donner des cours à l'université, celle qui doit veiller sur son enfant et celle qui rejoint Mathieu, encore un peu songeuse suite à ce qu'elle a fait durant la nuit.

Mai

L'hiver ne devrait pas exister, ni même les mois de janvier ou février, d'ailleurs ; trop déprimant. Le mois de mai amène avec lui un renouveau qui fait du bien à une âme en quête constante de quelque chose. Je me sens légère et prête à relever tous les défis.

— Je devrais peut-être faire le ménage de toutes ces pages, il y en a tant dans la maison, me dis-je.

Le printemps me permet d'aller me promener plus souvent à l'extérieur des murs de la maison. Je suis moins esclave de mon écran et les pages s'accumulent moins. Je n'aime pas me promener le jour, je préfère rester à l'abri de la clarté. Avec cette luminosité, je me sens un peu comme le prisonnier dans la caverne de Platon ; esclave d'une représentation de la réalité que l'on me force à regarder et qui fait souvent mal à l'âme. La nuit, je suis mieux, plus à l'aise. L'obscurité rend les éléments moins tangibles, de sorte qu'ils peuvent être modelés à notre façon. De plus, je peux plus facilement croiser la Noctambule, qui se plaît à se promener dans les rues. J'aime la regarder errant dans ses pensées. Je l'espionne pour mieux la décoder et ainsi, pouvoir continuer son histoire.

J'ai beaucoup de projets ; on m'a souvent reproché de ne pas les mener à terme, mais un projet terminé n'est qu'un de plus qui meurt dans l'oubli, tandis qu'un projet en construction est toujours de plus en plus vivant. C'est le paradoxe et ma vie en est remplie. J'avais l'intention d'ouvrir quelques histoires de nouveau et c'est un projet que je repoussais sans cesse. En cet après-midi pluvieux, je m'y suis attablée. J'ai regardé la bibliothèque du salon et j'ai pris un premier lot de pages.

Au début, c'était un peu décousu. Je n'arrivais pas à suivre les mots, comme si ce n'était que des notes personnelles prises sans fil conducteur. Plus les mots étaient lus, plus l'histoire prenait forme et ma mémoire se rappelait. J'ai passé tout l'après-midi à lire et à relire ces mots. J'ai modifié l'ordre des pages afin de refaire des histoires et j'ai même écrit quelques lignes de plus afin de les ajouter à cette vie.

Voilà des années que je fais cela ; bouquin après bouquin, je m'efforce de garder vivant tous ces mots et je ne peux penser m'en séparer. Certaines histoires sont mieux réussies, d'autres sont intensément ennuyeuses. Je ne peux pas écrire que des histoires qui finissent bien, ce n'est pas cela la vie. La réalité est telle qu'elle a son lot de bonheur et de malheur, et puisque c'est bien de la vie dont je parle et que je vis sur ces pages, les histoires que je crée représentent tout cela. Néanmoins, j'aime bien ce que la Noctambule fait de ses soirées, depuis trois mois, et j'aime bien pouvoir être témoin et actrice de ses moments de passion. La vie, qu'elle soit réelle ou pas, virtuelle ou non, c'est une vie qui permet de ressentir quelque chose et mieux vaut ressentir quelque chose que de ne rien ressentir du tout.

C'est ainsi que je continuais l'histoire de la Noctambule, que j'épiais toujours un peu plus. Ma muse vivait trop intensément pour que je ne puisse pas vouloir en prendre une parcelle et la sceller à tout jamais sur des pages blanches. Les nuits devenaient des moments où Lune et Anna se dévoilaient toujours davantage, malgré leur gêne et leur situation respective, et j'étais enthousiasmée par leur histoire.

J'ai pris plus de temps à décrire la situation d'Anna, mariée à Mathieu, un enfant sur le dos, ayant tout pour être heureuse, mais vivant dans l'angoisse perpétuelle de ne pas vivre la vie qu'elle voulait vivre. Donc, je prendrai un peu de temps, en cet après-midi, pour parler de ce mystérieux amant virtuel qui occupe une place de plus en plus importante dans la vie d'Isabelle, d'Anna, de la Noctambule, de même que dans la mienne. Par où commencer ? Je ne peux donner son prénom, car on ne le connaît pas encore. Or, puisque je suis l'instigatrice de cette histoire, je pourrais bien vous le donner, mais un nom n'est rien sans une image.

L'image, la voici : bel homme, 1 mètre 75, les cheveux bruns souvent en broussailles, ce qui fait son charme, et une barbe imparfaite. Il n'est certainement pas l'illustration d'Apollon, mais c'est son naturel qui fait sa beauté. Il a de belles mains qui sont l'équilibre entre des mains de femme et d'homme, des doigts gracieux, pas trop longs, des mains certainement plus grandes que les miennes, mais pas de larges mains qui vous laisseraient sur l'impression que d'une seule prise, votre gorge serait réduite en un rien. Lorsqu'il effleure ses lèvres de ses doigts, lorsqu'Anna dévoile sa nuque et le haut de son corps sans même présenter le galbe de son sein, vous n'avez d'autre envie que de voir ses doigts quitter ses lèvres pour venir rejoindre votre corps. Il m'arrive de me laisser emporter par cet homme, de laisser parcourir mes doigts sur mon corps et de ressentir le frémissement qu'il semble ressentir au travers de l'écran lorsqu'il effleure l'image qui lui est renvoyée.

En ce qui concerne les détails banals de son existence : trente-huit ans, trois enfants et une femme qu'il aime beaucoup, sans toutefois réussir à partager avec elle tout ce qu'il aimerait partager. C'est pourquoi il est arrivé un soir d'hiver sur le site internet et qu'il a fait la connaissance d'Anna. Je me plais à l'imaginer et il me reste tant à découvrir. Les premiers échanges avec la cybercaméra ont laissé certaines parties encore totalement ou partiellement voilées. L'envie d'une prochaine rencontre pour en découvrir plus me jette dans un tel élan de quasi-euphorie, que je ne peux qu'espérer l'arrivée de la nuit. Je souhaite me promener encore et encore ; je n'ai pas assez marché sur ce sentier. Et... je n'ai pas encore parlé de ses yeux, mais ils ont un je-ne-sais-quoi qui nous fait nous sentir la plus belle femme au monde.

Quelques heures plus tard, la luminosité est de moins en moins présente, quoique le soleil se couche de plus en plus tard. Je suis installée devant mon écran. La Noctambule viendra bientôt prendre place et je pourrai me délecter d'une réalité plus réelle, tout simplement plus réelle que tout ce que je vis.

Isabelle s'installe devant son ordinateur. Ce soir, elle choisit le sous-sol pour avoir droit à encore plus d'intimité. Mais je ne devrais plus la nommer Isabelle, car lorsqu'elle s'installe ainsi, elle devient Anna, et parfois la Noctambule.

Après avoir échangé sur le quotidien de la dernière semaine, Lune ne peut s'empêcher de demander si l'on peut encore se voir. La deuxième fois, c'est plus facile, déjà plus familier, tout en étant en même temps rempli d'attentes et de doutes.

— Il y a peu de mots qui existent pour décrire la sensation que la vision de ton sourire me procure, écrit Lune qui effleure de ses doigts des lèvres chancelantes.

— Il ne faut pas s'embrouiller la vue, mon cher, afin de ne pas perdre un instant de ce moment volé à notre vie. Sache que le bonheur est réciproque, même si je ne le laisse pas paraître. Je voudrais tant partager avec toi, sauf que je ne trouve pas les mots. Mais passer ces instants à te regarder et te sourire, effleurer l'écran, me retenir, ouvrir un peu mon bustier, car mes pensées me procurent des chaleurs, est un instant qui est loin de l'ennui.

— Pourquoi viens-tu encore ici ?

— ! ! ! !

Voilà pour le retour sur terre ; une question bêtement posée me ramène à me poser la question que je ne veux plus me poser.

Mes yeux sont plus sombres, je fais la moue, j'évite son regard, mes muscles sont tendus. Et lui, Lune, il est là à me regarder en toute simplicité et à attendre une réponse. Ne réalise-t-il pas qu'il a brisé le charme du moment ? Devrais-je terminer cette conversation avec lui et en démarrer une nouvelle sur un autre site, ou devrais-je aller retrouver cette autre réalité où je vais rejoindre Mathieu ; me lover sous la couette, avoir une main baladeuse qui effleure son corps... Malheureusement, il est

peu probable que cela se produise, car cela fait trop longtemps que nos corps ne se sont pas unis.

— Pourquoi viens-je ici ? Parce que ma vie est ici depuis déjà trop longtemps. Tout mon corps, toute ma tête, tout mon cœur appartiennent maintenant à ce monde. La question est plutôt de savoir pourquoi m'en priver ?

— Ma très chère, tu deviens experte dans l'utilisation de la langue de bois. Toi qui critiques toujours les discours des politiciens, te voilà mûre pour les prochaines élections ! Et Lune y va d'une émoticône moqueuse.

— Il ne s'agit pas de la langue de bois, mais plutôt d'une imprécision de ma part. À une question imprécise, il ne faut pas s'attendre à une réponse plus précise que la question elle-même. Je veux bien, par contre, avouer que j'ai joué la carte de l'évitement et que j'aurais pu user de mon cerveau pour comprendre le deuxième niveau de ta question. Donc, je reprends ; pourquoi viens-je ici ? Parce que la Noctambule y est. Parce qu'elle me permet d'accéder à ce que je ne peux atteindre seule.

— Quoi donc ?

— Ma vie !

Silence... un silence qui n'est pas celui de l'entéléchie, mais bien celui de questions, de malaise et de doute.

La nuit y passait, les secondes paraissaient des heures et les heures des secondes. Tout était pêle-mêle autant sur l'écran que dans ma tête. Je n'arrivais pas à voir clair ni à comprendre. Le silence dura presque toute la nuit ; nous étions là à nous regarder... Isabelle regardait M. X dont le nom n'était toujours pas dévoilé ou devrais-je plutôt dire : Anna regardait Lune... À moins que ce ne soit la Noctambule qui regardait tous ces gens ?

Je ne sais pas combien de temps je suis restée ni combien de pages j'ai écrites, mais lorsque le réveille-matin a sonné, je me suis réveillée assoupie à la table avec cette impression que je ne m'étais pas beaucoup promenée la nuit précédente. Ce sentiment de déception, de mélancolie et d'amertume, je pouvais le goûter à travers le café que je sirotais tranquillement en regardant les oiseaux se poser sur le merisier.

Il ne faut pas que cette histoire prenne cette tournure ; à quoi bon tourner le fer dans la plaie ? J'ai, à plusieurs reprises, réitéré l'idée que l'histoire que j'écrivais était une de celles qui me permettaient d'être heureuse et qui complétaient une série d'histoires un peu trop moroses pour y vivre. Cependant, c'est comme si cette morosité arrivait par elle-même, sans m'avertir, avant de s'immiscer entre les lettres et à la suite des mots. Je n'arrive tout simplement pas à faire abstraction de ce sentiment. Celui qui est très présent le jour et peu la nuit, celui qui me fait douter de la plénitude de la vie.

Juin

Grâce à mon travail de professeur à l'université, je suis parfois invitée à assister à des conférences. Celle à laquelle je m'apprête à participer a pour sujet *L'humanisme florentin au XV^e siècle* et elle se déroule à Paris. Sortir un peu me fera un grand bien ; c'est du moins ce que je me dis pour me convaincre. Je quitte donc enfant et mari pour une semaine de vacances payées en échange d'un article dans *La Revue de l'Art*. J'ai déjà visité Paris à quelques reprises. Mathieu m'y avait amenée lors de la deuxième année de notre mariage. Paris, cette ville romantique, peut-être moins que Venise où la culture, l'histoire, la littérature et la philosophie se mélangent, se lient, se confrontent, mais tout de même, une ville romantique agréable à visiter. La conférence se déroule sur trois jours et il s'agit du gros cachet. Ayant lieu à l'Université de Paris-Sorbonne, elle regroupe les plus éminents chercheurs et plusieurs futurs doctorants venus essayer d'impressionner les plus grands en espérant obtenir une charge d'enseignement.

Cela me rappelle l'époque où j'étais moi-même étudiante. Je me souviens de ce qui m'habitait... une ferveur, une volonté, une envie. J'avais l'impression que je pouvais révolutionner la pensée dans mon domaine, que j'allais faire une découverte passionnante, que nous allions parler de moi comme d'un prodige. Ah ! Ces belles années à étudier jusqu'aux petites heures dans les cafés de Montréal, à assister à toutes les pièces de théâtre, à discuter et rediscuter du même concept avec le groupe d'étude que j'avais formé. Sans le sou, habitant une commune, j'avais la vie à mes pieds et je m'étais juré de lui faire mordre la poussière. Qu'est-ce que je suis devenue ? Une enseignante jouissant sûrement d'une certaine reconnaissance au sein de son département, mais sans plus. Une mère de famille qui se demande trop souvent pourquoi elle a cédé aux incessantes demandes de son mari pour avoir un enfant. Une épouse aimante et compréhensive, pour un mari très pris par son métier.

Attention, ne croyez pas que je me plains. J'apprécie la vie que j'ai, et je constate la chance que j'ai eue ; mon métier me plaît dans la mesure où il me permet de maintenir une certaine activité intellectuelle et il y a toujours un ou deux étudiants qui me remercient pour mon excellent travail. Comment ne pas se sentir choyée d'exercer ce métier et, en plus, d'en retirer de la reconnaissance, ce qui est chose plutôt rare dans ce métier... parlez-en à vos amis professeurs ! Non, je ne me plains pas de ma vie, mais je doute de sa valeur.

Durant mon monologue, je n'ai pas remarqué que j'avais commencé à faire ma valise et que mon manque de concentration m'a fait choisir des vêtements plus ou moins appropriés pour le voyage. «Il faut me concentrer sur ma tâche», me dis-je. Hélas, malgré ce désir de m'exécuter avec plus d'attention, je ne peux m'empêcher de rêvasser en pensant à ce proverbe : le passé n'est pas garant de l'avenir. Mais mon sourire s'estompe rapidement quand que je me rappelle cette autre pensée : à force de mettre trop d'eau dans son vin, il finit par ne rien goûter. Cette réflexion habitera mes pensées pendant de longues heures.

Les préparatifs du voyage se sont déroulés dans l'amertume du passé et dans l'excitation du futur. Je suis arrivée en France le lendemain en après-midi, et la conférence débutait le lendemain matin. Je n'avais pas la tête à cette activité intellectuelle et je ne comprenais pas vraiment pourquoi. Il y avait un malaise palpable à l'aéroport lorsque Mathieu est venu me reconduire, comme si je m'en allais soit pour toujours, soit pour commettre des actes illégitimes. C'était un sentiment étrange. Le surlendemain, je me rendis à la conférence et l'univers intellectuel m'emplit d'une telle satisfaction

que j'en oubliai la nuit d'insomnie que je venais de traverser. Avec des ateliers et des présentations plus qu'intéressants, les gens semblaient s'être surpassés, cette année. Entendre parler les personnes avec autant de ferveur me rappelait que mon métier d'enseignante me lassait un peu et que je devrais peut-être relever de nouveaux défis en me lançant dans la recherche. Vers la fin de la dernière journée du colloque, puisque l'un des présentateurs était absent, on m'a demandé de le remplacer à brûle-pourpoint.

— Bien sûr, dis-je sans vraiment savoir ce que j'allais présenter ni si je pouvais relever ce défi, moi qui avais une petite tendance à ne pas croire en mes capacités.

Je passais donc l'heure suivante à me creuser la tête.

— Allez, ce n'est pas sorcier. Tu es capable, Isabelle, en y allant d'un monologue à ma propre intention. Tu connais ta matière et tu enseignes depuis tant d'années, que parler de l'évolution de la présence de la femme dans le domaine de la peinture durant la période caractérisée par l'humanisme en Italie ne devrait pas te poser problème. Si tu le dis, soupirai-je en m'adressant à ma conscience.

Avec un trémolo dans la voix et le cœur qui battait un peu trop vite, je m'approchais de l'estrade lorsque j'entendis prononcer mon nom par le maître de cérémonie.

— Maintenant, en remplacement de notre distingué collègue Jérôme Courbin, Madame Isabelle Lemieux a accepté de nous entretenir au sujet de l'évolution des femmes dans la pensée humaniste du XV^e siècle.

«Pardon, distingué collègue !!! Mais qui est ce Jérôme Courbin ? Je n'ai jamais entendu parler de lui, rageais-je intérieurement. Et moi, Madame Isabelle Lemieux, tout simplement madame ? Ne suis-je pas distinguée ? Je ne suis pas une professeure universitaire assez connue pour être présentée autrement que par ce titre social banal ?»

— Bonjour à tous ! Cela est un honneur d'être ici devant vous et je vais tâcher de remplacer notre distingué Jérôme Courbin avec prestige.

Et puis bla-bla-bla... eh oui ! J'en mettais plein la vue ; je léchais le cul de ces professeurs émérites et jouais la comédie. Anna m'avait bien appris.

Je parlais et parlais, emportée par mon sujet et par mon rôle de conférencière, rôle que je n'avais pas joué depuis quelque temps déjà, si l'on fait abstraction des leçons dispensées en classe. Je ne peux pas dire que c'est la même chose, au contraire, c'est tout à fait différent. Lorsque tu enseignes, tu dois, certes, capter les étudiants souvent trop blasés pour l'être réellement, mais tu dois aussi t'assurer de leur compréhension, leur poser des questions, leur permettre de s'exprimer ; tu ne joues pas le rôle du Tout-Puissant, tu n'es là que pour les accompagner vers une démarche autonome d'apprentissage et de réflexion. N'est-ce pas là la définition du constructivisme, pensée chère aux yeux de notre gouvernement de l'éducation ?

Bouche bée, le public s'est levé pour m'applaudir. J'étais sous l'ivresse du bonheur longtemps attendu.

Ce n'est pas tout à fait ainsi que la fin s'est déroulée. J'aurais bien aimé ! Les gens ont applaudi avec ce qu'il me semble assez de sincérité pour me faire croire que j'avais donné une performance acceptable, mais aussi, pour me rappeler que je n'étais pas ce distingué M. Courbin à la con !

Bien que l'assistance m'ait manifestement transmis un message d'infériorité, le directeur du département de l'histoire de l'art de l'Université Paris-Sorbonne allait me permettre d'obtenir ma vengeance sur elle. Lors du cocktail pour souligner la fin du colloque, il est venu me rencontrer pour m'offrir une charge d'enseignement pour l'année suivante. À mon retour à Montréal, nous allions finaliser l'offre lors d'une vidéo-conférence effectuée en présence de mon employeur.

Cette soirée s'est terminée trop bêtement, alors que j'ai refusé pour une énième fois la proposition d'un collègue voulant me raccompagner à mon hôtel. Il se prenait pour qui, celui-là ? Je le savais marié et il avait pris un peu trop d'alcool. Puis franchement, il était un peu trop vieux pour moi : environ cinquante-cinq ans, un peu chauve, de trop grandes oreilles, un peu hippie... rien pour faire chavirer les cœurs.

Je suis donc rentrée à pied. La nuit était belle avec les nuages de la famille des stratus, mais c'était un peu frisquet pour un soir d'été. En prenant une grande inspiration afin d'emplir mes poumons d'air de la nuit et d'un peu de pollution, sentant que je devais me cacher, j'arrêtai soudainement de marcher et pivotai à droite, en direction d'un arbre. Ce faisant, je réalisai que je respirais à un rythme peu conventionnel.

— Je suis à Paris... Je suis en France...

Ce sont ces seuls mots qui prenaient forme et qui faisaient écho parmi le son des voitures et des passants. Comme mes jambes se mirent à trembler, je dus m'aider du tronc de l'arbre pour me laisser descendre jusqu'à ce que mes fesses touchent le sol. La fraîcheur de la rosée me fit tressaillir un peu. L'espace d'un instant, cette sensation me fit oublier ma faiblesse et surtout, sa raison. C'est en fait mon sexe qui l'avait ressentie en premier et qui réclamait maintenant d'autres sensations. Accroupie ainsi, adossée à un arbre alors que les gens passaient tranquillement non loin de moi, j'avais l'impression de me retrouver dans un tableau de René Magritte. Je demandais à mon sexe d'attendre le doux confort de la chambre d'hôtel en lui faisant savoir que je lui donnerais fraîcheur et sensations provenant non pas de la rosée, mais de l'eau qui massera mon corps lors d'une douche solitaire.

Je me relevai ; il ne fallait quand même pas pousser l'audace jusqu'à faire subir à mon corps la tentation sans pouvoir le toucher. Le calme était revenu en moi et je continuai mon chemin.

En me glissant sous la douche, ce soir-là, alors que mon sexe se gonflait de plaisir grâce aux caresses de mes doigts et que ma respiration se faisait chancelante devant l'approche éminente de l'orgasme, tout devint aussi clair que la tour Eiffel illuminant la ville de Paris ; j'étais dans la même ville que Lune.

Je n'ai pas osé me connecter sur le site pour voir s'il s'y trouvait. J'étais trop proche, j'avais l'impression qu'un feu brûlant m'habitait. Je ne savais pas comment le contrôler, même Anna l'ignorait.

Je ne me souviens pas de m'être endormie, mais en ce matin, jour où je retourne au pays, un goût mi-amer mi-sucré habite ma bouche.

Le mal du pays

La téléconférence entre Paris et Montréal a été très brève. Trop peu de mots ont été échangés et tout s'est déroulé tellement vite que je peine à comprendre ce qui se passe. Dans la même journée, j'apprends qu'il serait possible d'obtenir l'accord de mon employeur pour travailler un an à Paris, que tous les détails non négligeables relatifs à ce changement, tels que le déménagement et la possession d'un nouvel appartement dans cet autre pays, ont été pris en charge par l'université d'accueil, que tout le monde est enchanté par l'idée et qu'il ne me reste qu'à donner mon accord officiel pour conclure le contrat. C'est trop beau pour être vrai ; je me sens une petite fille le jour de Noël. Je fabule déjà sur les nouveaux cours à donner, sur la différence entre la culture du Québec et celle de la France. J'essaie d'imaginer le petit logement qu'on m'a dit avoir trouvé pour moi, les petits cafés... Je souris seule à mon bureau. Perdue dans mes pensées, j'oublie cependant un élément important : Mathieu !

Aussi, je ne peux pas penser partir travailler un an à l'étranger sans mon enfant. Il me semble que ce serait une bonne idée de profiter de cette opportunité pour faire vivre une toute nouvelle expérience à Ève. Je pense, de plus, que cela pourrait nous permettre de repartir du bon pied, Mathieu et moi, et donner un nouveau souffle à notre couple. Enfin, est-ce que c'est ce que je souhaite vraiment ? Je ne peux tarder à lui en parler, car je dois rendre ma décision très bientôt.

— Mais je vais devoir arrêter de travailler, quitter mon emploi. Et que ferons-nous avec la maison ? est la façon dont il accueille l'idée de m'accompagner à Paris.

J'essaie un peu d'étudier les solutions avec lui, mais il reste de marbre. Il est incapable de faire le grand saut, ce que je savais déjà.

Alors, je décide que ce projet me plaît, et puisque ma fille est d'accord, elle me suivra. Mathieu n'en fait pas trop de cas, car comme il le dit si bien, cela pourra certainement être une expérience enrichissante pour elle. De même, les nombreux médiums technologiques mis à notre disposition nous permettront d'être proches malgré la distance. Enfin, Ève viendra lui rendre visite pour les vacances de Noël, ce qui n'est pas discutable. Pour ce qui est des vacances estivales, pour le moment, il nous semble que c'est traverser la rivière avant d'être rendu au pont.

Mathieu a une telle façon de présenter la situation, qu'Ève a chassé l'idée qu'elle s'ennuierait de lui pendant ces longs mois loin de lui, tandis que moi, je bois ses paroles tellement elles sont poétiques.

La poésie de ses mots n'a pas duré longtemps, par contre. Une semaine plus tard, alors que je venais officiellement de décider d'accepter mon nouvel emploi, un climat de lourdeur s'installa à la maison. À chacun des détails qui se concrétisaient, un centimètre de distance de plus s'ajoutait entre lui et moi. Lorsqu'il fallait discuter des détails qui nous concernaient, nous étions méthodiques, mécaniques et robotiques.

Pendant que nous sommes à l'aéroport, valises en main, peu de mots sont échangés, comme si nous pensions tous que le silence parvenait à retarder le temps. Le temps est long, à l'aéroport ; je le maudis, car pendant ces longues minutes, je me questionne pour savoir si je fais le bon choix. En regardant Mathieu, beaucoup de beaux souvenirs me reviennent en tête et je sens des larmes couler sur mes joues. Je détourne la tête et il me dit :

— Isa ? Est-ce que ça va ? Isa, regarde-moi !

Un frisson m'envahit. Mon ventre, mon cœur et chacune des parties de mon corps ressentent

avec une forte émotion longtemps éprouvée la main de Mathieu sur mon avant-bras.

Je ne le regarde pas, il faut passer les guérites, c'est l'heure. Juste avant de les franchir, comme dans un film romantique, Mathieu me saisit le bras, m'embrasse avec fougue et de son regard, m'implore de rester. Mais mes seules paroles sont :

— Ne me retiens pas, tu ne le veux pas !

Et je me dirige avec Ève d'un pas décidé dans l'aire réservée aux passagers. Je ne sais pas si Mathieu est resté longtemps, puisque j'étais incapable de me retourner.

Le voyage en avion me semble tellement long et juillet s'annonce encore plus long.

L'appartement est très bien aménagé et le déménagement s'est bien déroulé. Ma fille a eu droit à une boîte de livres et une autre de jouets. J'habite pas loin de l'université. Paris est magnifique et ne demande qu'à être découvert. Je respire le bonheur. L'école débute bientôt... Une nouvelle vie commence.

Août

— Bonjour Lune, ça fait longtemps. J'ai été fort occupée tout l'été. Je dois te dire quelque chose... je ne sais pas si c'est une bonne ou une mauvaise nouvelle, ou si elle n'a pas d'importance, mais ça me brûle les lèvres depuis un moment. Sache que j'ai déménagé, je n'habite plus au Canada.

— Ah oui ! Mais où habites-tu, ma chère ? Voilà si longtemps que nous nous sommes parlé. Seulement quelques courriels ici et là. Ton absence sur le site a été marquante.

— Je sais, mais tu sais aussi ce qu'est l'été. Faire des activités avec les enfants, profiter de chaque moment de soleil... La fatigue nous gagne et nous empêche de passer du temps devant l'écran d'ordinateur. De plus, j'avais un important projet qui m'occupait ; beaucoup de choses à faire et à penser. Enfin, je dois avouer que je voulais prendre une pause en ce qui a trait à nos discussions et à ce site. C'est plutôt étrange de le dire, mais il faut bien le dire ; cet hiver et ce printemps, ma vie virtuelle fut plus intéressante et plus riche en émotions que ma vie réelle. En y consacrant plus de temps et plus d'énergie qu'à ma vraie vie, j'ai constaté que ce que j'aimais de ma vie virtuelle, c'était le rythme effréné de ma vie qui cessait, alors que je venais te rencontrer sur ce site. Je planifiais nos rencontres, j'espérais voir ton pseudonyme apparaître à l'écran... Je buvais tes mots et relisais tes courriels. Je vivais la nuit et le jour, je reprenais mon sommeil perdu à tes lèvres virtuelles. J'étais devenue une noctambule... Cependant, ce n'est pas de cela que je voulais discuter. Sache que je vis maintenant à Paris pour toute l'année. J'ai obtenu un emploi à l'université.

— ...

L'image de la cybercaméra se ferme, et je ne le vois plus. Cependant, juste avant que tout s'éteigne, j'ai pu percevoir un sourire sur son visage, de même que de la stupéfaction.

Puis rien. Il est parti. Je n'aurais pas dû le dire. J'aurais dû continuer à faire semblant. Ne pas évoquer la possibilité qui n'existait pas alors que j'étais géographiquement éloignée. La nuit sera mouvementée... nul doute que je la verrai passer. Il y a si longtemps que je n'ai pas passé une nuit en compagnie de l'horloge, de ses secondes, de ses minutes, de ses heures.

Plusieurs semaines se sont écoulées depuis que j'ai dit à Lune que je vivais à Paris. Je retourne de temps en temps sur le site en espérant le voir, mais je ne reste guère longtemps. Je n'ai plus envie d'entreprendre des discussions avec ces hommes qui auparavant, meublaient mes soirées, pas même l'Espagnol Son corps si attirant et nos conversations aux connotations sexuelles aussi complémentaires que captivantes ne me plaisent plus autant que par le passé. Le désir n'y est plus. Je souhaite pouvoir reparler à Lune. Mais comme je ne veux pas avoir l'air de le chercher et d'être désespérée, je ne lui écris pas de courriels. Cela confirme ce que j'ai souvent lu dans ces articles savants écrits par des chercheurs en psychologie ; parfois, on ne fait plus la différence entre la réalité et le virtuel. Nous mettons plus d'énergie et d'investissement dans cette nouvelle vie et la vie réelle est peu à peu abandonnée.

Est-ce que c'est ce que j'ai fait ? Comment résister à cet attrait ? L'écran d'ordinateur fournit une distance suffisante pour s'impliquer juste assez, mais pas trop. Il permet de toujours se montrer sous son meilleur jour. Une relation virtuelle peut être arrêtée facilement et subitement, surtout lorsqu'il s'agit d'une rencontre sur un site XXX. La personne connaît de nous juste ce que l'on veut bien. Les compliments pleuvent, les paroles et les gestes sont gratuits. Nous n'avons pas le poids du futur devant soi.

Nous sommes à la mi-session ; déjà ! Début octobre. Les journées se suivent et se ressemblent.

Néanmoins, elles me paraissent différentes, car je suis maintenant une Parisienne quasi célibataire. J'ai cours, aujourd'hui, et le sujet sera *La Renaissance et les femmes*. Je me sens très bien, le cours sera fort intéressant. Et je ne peux pas m'imaginer à quel point la journée sera belle !

— C'est donc sur ces derniers mots de Simona Bartolena que je vous laisse. N'oubliez pas que, la semaine prochaine, c'est la date limite pour remettre votre travail de mi-trimestre. Pour ceux et celles qui ne l'ont pas encore remis, il est temps d'envisager une autre option que la procrastination !

Cette dernière remarque n'est pas sans déclencher un rire dans la salle de cours. Les étudiants quittent la classe, pendant que certains viennent me poser des questions. Je suis assise dans l'escalier de l'estrade, et je me sens sereine, épanouie. Je sais que j'ai fait la bonne chose en quittant le Canada, en quittant ma vie d'avant.

— Je dois y aller, me dis-je à voix haute. Je dois passer voir mon collègue pour planifier les derniers détails concernant le colloque, faire les courses et...

Je me tais, alors que mon regard s'est posé sur une personne encore assise dans la classe. Cela ne se peut pas... Comment ? Comment cette personne peut-elle être là ? L'étudiant mystérieux s'approche et je suis sans mot. Rester, fuir ? Nous sommes à quelques mètres l'un de l'autre.

— Je peux ? me demande l'étudiant en pointant un papier et un crayon à ma gauche.

Je fais signe que oui de la tête, mais il a déjà pris l'initiative de les prendre. Il griffonne quelque chose et me remet la feuille. Puis il tourne les talons et quitte la pièce.

J'ai fait les courses, ma fille a fait ses devoirs, la gardienne va bientôt arriver. Je tourne en rond. Je me suis habillée rapidement, et je n'ai même pas pris la peine de me maquiller.

La gardienne arrive. Après les quelques conseils d'usage, je souhaite une bonne nuit à ma fille et me voilà partie. Le chemin semble long, la nuit est douce. Les rues sont tranquilles, illuminées par les belles lumières. Je respire la pollution de Paris, mais en soirée, ainsi, on peut avoir l'impression quelques instants de marcher dans les rues de Québec. Voilà quelques mois, déjà, que j'ai quitté le Canada et que j'ai adopté la France.

J'étais si absorbée par mes pensées, que je suis passée devant le café où je devais m'arrêter. Je fais demi-tour. Mon cœur s'arrête, car le temps de me rendre jusqu'ici, j'avais oublié pourquoi je devais me rendre à cet endroit. Je sers un petit bout de papier dans la poche arrière de mon jean, prends une grande inspiration et entre dans l'établissement.

20 h, Café de Flore, 172 Boulevard Saint-Germain... je t'attendrai.

Il y a une douce lueur dans le café. Bien que je sois venue ici à quelques reprises après les cours à l'université, je n'avais jamais remarqué cette ambiance, à mi-chemin entre le calme et l'effervescence. Outre la lueur de la lune, il y a le chant du guitariste qui n'est pas encore à son apogée, car les verres n'ont pas été suffisamment accumulés. Lui aussi vit sa vie à la manière de la Noctambule ; il se promène la nuit plus que le jour, en plus de vivre de ses rêves et d'histoires racontées.

La musique et les livres se ressemblent ; il est possible d'y créer une réalité et de s'y coller juste assez pour pouvoir encore déceler la différence entre la réalité et l'irréalité. Ou, on peut aussi s'approprier l'histoire qu'ils racontent au point où, comme la Noctambule, on se réveille un matin sans savoir si c'est l'histoire qui nous raconte ou nous qui racontons l'histoire.

Le café grouille de vie et pourtant, j'ai l'impression d'être seule au monde. Cela fait un peu histoire à l'eau de rose, certes, mais tous mes sens s'éveillent un à un. Mes yeux doivent s'habituer au mélange d'obscurité et de lumière, mes oreilles à la voix rouillée du guitariste, une voix remplie de nostalgie, d'espoir et de vide. Mes doigts effleurent au passage la tapisserie inspirée de l'ère victorienne qui orne le mur d'entrée. Quant à l'odorat et au goût, ces deux sens sont occupés à anticiper les sensations que leur procurera cette rencontre.

— Bonsoir.

Celui qui m'attendait a prononcé ce simple mot d'une voix si peu assurée, d'un si fort accent parisien. Il l'a prononcé du bout de ses lèvres que je voyais se pincer à ma vue. Je suis incapable de lui rendre son bonsoir ; je reste là, sur place, un peu figée par l'irréalité de cette rencontre. Pourtant, il ressemble à ce que je connaissais de lui jusqu'ici. L'écran ne l'a pas embelli ni enlaidi. Il se présente à moi comme il a l'habitude de le faire, sinon qu'il est peut-être plus habillé que certains soirs. Est-ce que c'est cela les derniers souvenirs que j'ai de lui... ceux qui me le présentent dans sa plus simple apparence ? Ce serait fort injuste et tellement grossier. Les gens de la table d'à côté me regardent d'une drôle de manière ; je ne comprends pas. Ce qu'ils sont curieux !

Il me faut quelques instants pour réaliser que les minutes passent et que le seul mot entendu vient de lui et se limite à «bonsoir». Quant aux gestes, ils sont inexistantes ! Figée comme une adolescente timide, je bloque la vue que pourraient avoir des clients sur le chanteur. Je m'assois en évitant de croiser son regard, que je sens peser sur moi. La distance en moins, je ne sais plus quoi dire ni comment le dire.

Soudainement, sans dire un mot, aidée par le son de la guitare qui m'apparaît plus riche et plus sûr, comme si le guitariste se laisse aller sans pudeur ni complexe, je décide de faire de même et dans un geste maladroit, je donne à mes deux sens ce qu'ils anticipaient plus tôt.

Je peux sentir son odeur, je peux goûter la chair de son cou que mes lèvres n'aimeraient toucher que du bout. Mais sans parfum artificiel, simplement odeur, un mélange de sueur et d'une senteur qui m'est encore inconnue. Une senteur que j'hume en fermant les yeux afin d'emplir mes poumons d'une perfection irréaliste. Je mouille mes lèvres. J'en veux encore. Je me surprends à pencher ma tête et à m'avancer pour mieux goûter à cette chair. Comment quitter cet instant de bonheur pour retrouver des odeurs moins enivrantes ? Pourquoi retourner à moins alors que maintenant, tous mes sens sont comblés ?

Je ferme les yeux et je me laisse aller à l'embrasser et à me faire embrasser. Lorsque nos yeux sont de nouveau ouverts, la gêne s'est un peu mise de la partie. Nous réalisons que certains spectateurs nous regardent et que le guitariste a cessé de jouer.

Il ne faut quand même pas penser que ce moment si magique à mes yeux ait rayonné au point de faire arrêter un spectacle. Il serait drôlement exagéré d'en arriver à cette conclusion.

Il m'est difficile de pouvoir raconter tout ce qui s'est dit durant l'heure (ou deux ou trois ?) qui a ou ont suivi. Voilà que je ne me souviens plus du temps passé dans ce café. Le moment semblait irréel ; j'avais devant les yeux, au bout des doigts, si j'avais un tant soit peu ma main, l'homme qui a habité mes nuits durant sept mois. Je pouvais non seulement le toucher, mais entendre son rire, voir les petits détails que la qualité de l'image transmise par l'écran reflétait trop imparfaitement. Ce que les pixels d'un ordinateur peuvent cacher ou montrer, grossir ou nuancer !

Je suis restée un moment à contempler cet instant, à me demander ce que j'en ferais. Je ne

savais pas quel nom donner à la personne qui vivait ce moment : Anna, Isabelle, la Noctambule ? De même, j'avais envie de continuer, mais je ne savais plus qui j'étais et où j'étais.

Le souper fut sûrement très bon et la musique de bon goût, mais je ne le sais pas puisque peu de mes sens ont été attentifs à ces instants. Lorsque j'ai retrouvé mes esprits, j'étais à l'extérieur du café, accompagnée de ce soi-disant étudiant, et la nuit débutait. C'était le genre de nuit où je ne peux que me sentir bien, là où tout est possible. Il est plutôt rare que je me promène accompagnée. La compagnie m'exaspère, car on doit entretenir la conversation. Trop souvent, les gens parlent de sujets totalement anodins, simplement parce qu'ils ne tolèrent pas le silence ou parce qu'ils se croient obligés de faire la conversation. Pendant ce temps, par contre, ils ne voient pas ce que la nuit veut bien leur présenter et leur faire connaître : les étoiles, la lune, le vent, les gens. Tout est différent la nuit.

Néanmoins, ce soir-là, j'essayais de faire une exception pour cet homme qui m'avait accompagnée tant de nuits. Au début, nous étions maladroits, et nous marchions en maintenant une certaine distance entre nous. Puis, nous nous sommes rapprochés. Parfois, il osait une main dans mon dos, parfois, j'osais lui toucher le bras, mais il fallait se rendre à l'évidence ; nous étions plus doués pour les promenades virtuelles. C'est alors que j'aperçus un parc et une œuvre artistique qui me donnèrent une idée si exquise, que des frissons me parcoururent tout le long du corps.

Difficile à expliquer et à décrire, cette œuvre d'art divisait une partie du parc en deux chemins parallèles. Si les matériaux opaques empêchaient deux personnes se trouvant de chaque côté de la structure de se voir, les toutes petites ouvertures latérales, elles, laissaient filtrer le son. Sans dire un mot, j'invitai Laurent (eh oui ! Cet étudiant, si vous ne l'aviez pas encore deviné, était Lune... ou Laurent dans cette autre réalité !) à prendre un chemin, tandis que je pris l'autre. Il était près de vingt-trois heures. J'inspirai longuement à quelques reprises, et laissai la Noctambule prendre place.

Cette dernière avait le don des conversations. Ce n'était pas des banalités, mais des réflexions pertinentes et profondes avec cette touche d'autodérision qui lui était propre. Les mots venaient d'eux-mêmes, rarement ils hésitaient, rarement ils trébuchaient. La clarté de ses paroles ressemblait à la clarté du parc en cette période d'automne. Laurent se laissa prendre au jeu et leur conversation dura plusieurs minutes. Rendus au bout de cette œuvre d'art, alors que leurs chemins se retrouvèrent de nouveau, ils purent continuer un instant sans s'apercevoir qu'il n'y avait plus d'écran entre eux. Cependant, la Noctambule, qui ne pouvait que rarement être physiquement deux dans un même espace, mit fin à la conversation et prit congé. N'avait-elle pas une gardienne à libérer de son travail ?

Nous nous sommes revus plusieurs fois, Laurent et moi, durant les quelques semaines suivant son apparition surprise à l'un de mes cours. Ces rencontres se sont toutes effectuées sans l'aide de moyens technologiques. Nous nous sommes promenés dans les rues de la capitale, il m'a fait découvrir des quartiers moins fréquentés, des bibliothèques et des parcs. Souvent, nous nous arrêtons pour discuter, mais souvent, aussi, nous ne faisons que marcher côte à côte sans pouvoir empêcher nos mains de se trouver parfois... souvent.

Il semblait bien que j'avais trouvé un bonheur quasi parfait. Ce bonheur que plusieurs personnes recherchent, comme l'âme même de la personne qui écrit ces lignes. Outre un enfant qui s'habituaient bien à notre nouvelle vie de l'autre côté de l'Atlantique, j'avais un emploi plus que satisfaisant et un compagnon très agréable à fréquenter. Compagnon qui de son côté, avait une compagne. En couple, il pratiquait l'adultère avec brio et sans aucun scrupule. Il est vrai que nous n'avions toujours pas été

jusqu'à recréer cette danse qui nous avait tant habités et enivrés. Est-ce que cela lui permettait de se sentir plus acceptable à ses yeux ? Car jusque-là, seules ses lèvres et ses mains avaient touché le fruit interdit. Je ne saurais vous le dire et pour tout dire, cela m'importait plus ou moins. La question de la fidélité manquait toujours de clarté. De plus, la différence entre le réel et le virtuel et entre le un peu et le trop est beaucoup trop relative pour pouvoir tracer une parfaite ligne entre ce qui est acceptable et ce qu'il ne l'est pas.

Ce sont ces mots qui m'habitaient alors que je passais la nuit à épier la Noctambule qui épiait Isabelle qui ne savait plus si elle était Isabelle ou Anna. J'ai passé la nuit à me promener dans les rues de Paris en espérant l'apercevoir encore un peu ou à tout le moins, quelques minutes.

La rupture du bonheur ou le retour brutal du quotidien

Les matins se suivent et se ressemblent, tel que Joe Dassin le disait si bien dans sa chanson. Les cours vont bien ; les étudiants parisiens ne sont pas mieux que les étudiants québécois. Le résultat semble être plus important que l'apprentissage de connaissances et les travaux, des excuses pour parfaire l'art de la procrastination. Ma vie tend un peu trop à ressembler à celle que j'avais au Québec, mais sans Mathieu. Au lieu de me cacher pour discuter la nuit, je le fais librement. Au lieu d'être seule dans une maison où je ne le suis pas, je suis seule dans un appartement où je le suis vraiment, et ici, je fais abstraction de ma fille. La différence est notable, sans plus. En étant seule, je dois m'occuper un peu plus du quotidien, des courses, du ménage, etc. ; je me rends compte que j'ai moins de temps à consacrer à la nuit.

La nuit, ce moment de la journée où je peux être moi-même et parfaire ma curiosité à travers les rencontres virtuelles. Je me demande bien pourquoi les gens utilisent l'appellation *virtuelle*, car mes discussions à l'aide d'un écran et d'un clavier me semblent plus véridiques que plusieurs de celles qui se déroulent sans écran, qu'elles aient lieu avec Mathieu, des membres de ma famille ou des collègues. L'écran permet le laisser-aller... beaucoup moins de filtres, moins de non-dits, moins d'hypocrisie. J'aime me retrouver devant l'écran pour écrire et échanger en toute sincérité, car c'est dans ces moments que je suis la plus authentique ; la preuve est accablante !

Hélas ! Laurent souhaite de plus en plus que l'on se rencontre en personne plutôt que par l'entremise d'un média. Il affirme ne plus pouvoir se priver de ma présence physique. Je ne peux quand même pas me plaindre. Un bel homme à mes côtés qui cherche ma compagnie, qui me complimente souvent et qui me donne des baisers ici et là, tel un vrai gentilhomme qui parfois, perd un peu de ses manières. Néanmoins, j'arrive presque à aimer qu'il soit toujours en couple ; autrement, voudrait-il dormir ici toutes les nuits ? Je n'ose même pas y penser. Que deviendrait ma vie ? Que deviendrait Anna ? Alors, je ne me plains pas. J'ai un homme parfait avec moi le jour et la nuit, la compagnie de tant d'autres. Je pensais avoir atteint un équilibre intéressant, jusqu'à ce jour où Laurent et moi avons décidé de faire une sauce à spaghetti.

— Isa, ma belle...

Oh ! Ce que j'aime me faire appeler ainsi ! Ce mot si simplement verbalisé vise à me complimenter chaque fois que Laurent le prononce. Ces marques d'affection subtiles m'ont manqué dans les dernières années ; on m'a rarement donné un petit nom affectueux.

— Que dirais-tu de faire une sauce à spaghetti avec moi ?

Il était là à me regarder tout souriant, à la manière d'un enfant demandant une permission spéciale. Sans me laisser le soin de répondre, il expliqua le pourquoi de sa demande.

— Tu te souviens de nos premières correspondances, quand nous avons entamé une discussion de deux heures au sujet de la sauce à spaghetti ? Nous avons souri, ri, et surtout, ça nous a excités. Eh bien... nous avons maintenant la chance de faire une vraie sauce à spaghetti et de manger le fruit de notre labeur !!!

Je souriais. Il était tellement heureux, que je n'aie pas pu m'empêcher de me jeter dans ses bras.

— Oui, je le veux...

J'avais beaucoup d'attentes. Mon imagination commençait déjà à imaginer le moment, certains scénarios, et bien entendu, l'acte final sur la table de cuisine... Je souriais.

Nous sommes sortis faire les courses et commençons à vivre ce moment qui deviendra mémorable. Nous étions tous les deux attablés pour préparer une sauce à spaghetti. Je m'arrêtai un moment durant lequel je me suis sentie sortir de mon corps, comme si je regardais la scène de haut, comme si j'étais une troisième personne. Ce que je voyais : deux personnes tout à fait normales cuisinant une sauce à spaghetti banale dans une cuisine des plus standards. Tous les clichés étaient réunis, mais il manquait... mais qu'est-ce qu'il manquait ? Je me questionnais... quelque chose ne me plaisait pas dans ce que je voyais, mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus. J'ai dû rester pensif un moment, car Laurent m'a touché l'épaule :

- Tu es dans la lune, on dirait, me signifie-t-il en me regardant avec un beau sourire.
- Oui, j'étais un peu perdue dans mes pensées, fis-je un peu perturbée par ce retour sur Terre.
- Je te demandais donc, continua-t-il, sans même se soucier de l'état d'esprit dans lequel j'étais, si tu souhaites que je coupe les champignons en petits morceaux ou en gros morceaux ?

Je me retournai vers lui, la bouche entrouverte, les yeux écartelés, totalement abasourdie. C'était une simple question, à laquelle j'aurais pu répondre. De même, j'aurais pu lui souligner qu'il était très gentil de sa part de me demander ce que je préférais, puisqu'il faut bien le dire, il s'agissait de notre première sauce à spaghetti cuisinée ensemble. Quand même. J'aurais pu n'y prêter aucune attention, répondre machinalement, tout comme j'aurais pu lui poser la même question au sujet des poivrons dont je m'occupais. Mais je n'en fis rien. Je restais là sans rien dire, à le regarder. C'est alors que je sentis de nouveau mon esprit s'envoler pour examiner la scène de l'extérieur. Dans les secondes qui suivirent, je compris ce qui me dérangeait tant, et ce n'était pas les champignons en petits ou en gros morceaux.

C'est la même chose, cela revient toujours au même. Avec un ou un autre, peu importe le pays, c'est constamment la même chose : le même quotidien qui revient, les mêmes manies, les mêmes attentions qui se perdent.

Vous vous demandez peut-être ce qu'il est advenu de ce moment que je nomme affectueusement *moment sauce à spaghetti* avec Laurent ? Pour votre plaisir, et surtout pour le mien, je vais vous raconter. Par contre, pour mon bonheur, j'ajouterai certainement une certaine dose de sarcasme et d'ironie.

Alors, Laurent m'avait demandé si je voulais des champignons coupés en petits ou en gros morceaux, et cela me prit quelques instants pour lui répondre. Je ne me résignais pas à croire qu'il m'avait posé la même question que Mathieu me posait souvent lorsque nous cuisinions ensemble. L'attention était notable, certes, mais il s'agit là une question banale qui ne mérite pas d'être posée lors d'une rencontre entre amants. De plus, ce *moment sauce à spaghetti* n'avait été accompagné d'aucun regard, d'aucun baiser volé, d'aucune main baladeuse, d'aucun commentaire coquin. Non, j'avais plutôt eu droit à cette question sur la grosseur des champignons.

Maintenant que j'y pense, j'aurais pu lui parler de la grosseur de sa mémoire, car il avait manifestement oublié nos discussions enflammées, via internet, au sujet de la sauce à spaghetti, de même que nos commentaires fort désobligeants à l'égard de ceux qui posent des questions trop singulières. J'aurais aussi pu lui parler de la grosseur de ma libido qui ne cessait de décroître tant le moment était tout sauf érotique, et enfin, pourquoi pas une allusion peu subtile sur le manque flagrant de grosseur dans son pantalon ? Cependant, ce n'est pas dans ma personnalité d'être aussi prompt et sarcastique. En fait, ce sont exactement des traits de personnalité que je possède.

Par contre, la situation m'avait clouée sur place. Mon cerveau ne fonctionnait plus et c'était bien dommage... Donc, j'ai fini par répondre : *en petits morceaux, en tout petits morceaux*. Puis il se mit à l'ouvrage, tel un chevalier en mission de conquête. Je le regardais faire en souriant, tant l'image était magnifique à voir. La fabrication de la sauce à spaghetti allait bon train et nous en étions

à mélanger les ingrédients lorsqu'il a voulu ajouter les champignons. C'est là que je lui ai dit que finalement, je n'aimais pas vraiment les champignons dans une sauce à spaghetti et qu'il aurait mieux fait de les couper en gros morceaux, puisque j'aurais pu les enlever. Puis je fermai les yeux, souris un peu et savourai ma victoire.

Vous vous doutiez bien qu'il est resté un peu perplexe et qu'il n'a pas particulièrement aimé mon commentaire. De mon côté, j'ai répliqué que dorénavant, il me plairait beaucoup plus de parler de sauce à spaghetti derrière un écran que d'en faire une en sa compagnie. Il est parti sans même attendre les pots qui lui étaient dus ! Une première dispute entre nous venait d'avoir lieu. Mais où était passé son sens de l'humour ?

Ce soir-là, je me suis connectée au site, ce que je n'avais pas vraiment fait depuis que j'étais à Paris. Je me suis branchée avec une rage dans le ventre. La réalité banale ne pouvait pas me rattraper aussi vite. Ce ne pouvait pas encore être la même réalité. J'avais quitté le Québec, un mari, un travail, et des amis pour accéder à une vie meilleure, à un bonheur, à une vie remplie d'excitation, de plaisir, de découvertes... et voilà que je me retrouvais dans ma cuisine à faire une sauce à spaghetti de la même façon que je le faisais avec mon mari et qu'en plus, j'avais trouvé le moyen de créer une dispute. Là, c'était trop : trop pareil, trop semblable, trop réel. Alors, je me suis connectée pour aller nourrir ce besoin de nouveauté et de fraîcheur. Cette fois, pour éviter toute quotidienneté, j'ai pris le surnom de Noctambule. Arrivée sur le site, les messages en privé ne tardèrent pas à surgir.

— Bonsoir, chère dame ou demoiselle ?

— Vous êtes nouvelle, ici ? Je ne crois pas vous avoir déjà croisée.

Et pourtant, s'il savait ! C'était l'Espagnol. Cet homme qui dégage du sexe même à travers un écran d'ordinateur. Je jouais le jeu, car je ne pouvais plus endurer le quotidien envahit par les mêmes conversations, encore et encore.

— Bonsoir, mon cher. Vous pouvez m'appeler demoiselle, mais il ne faudrait pas croire que l'âge est directement relié à ce titre.

Je ne mentais pas vraiment, car étant donné que j'étais séparée de Mathieu, je pouvais très bien être une demoiselle, même si mon âge trahissait peut-être la pertinence de l'usage de ce mot. Je souriais seule dans mon salon ; ma fille étant chez une amie, j'avais toute la nuit devant moi et elle s'annonçait belle...

La Noctambule était donc de retour. Pendant un moment, j'avais cru qu'elle était partie ailleurs, sans que je le sache. Je ne la trouvais plus vraiment, bien que parfois, je croyais l'apercevoir. Il y a cette fois où la nuit, un soir d'automne, je marchais tranquillement dans le Jardin du Luxembourg, avant de m'asseoir sur un banc qui faisait face à la fontaine Médicis. La nuit était belle, un peu nuageuse, mais la lune scrutait toujours la Terre de son œil averti. Je regardais devant moi, sans pensées particulières. Le plan d'eau était tranquille ; à cette heure-là, la plupart des gens dormaient déjà, même les poissons semblaient faire de même. Quelque chose dans l'eau, ou sur l'eau, attira mon regard. Je me penchai un peu en forçant les yeux, et crus apercevoir la Noctambule qui était là, à regarder dans ma direction. Cette vision fut toutefois brève, car lorsque je m'éloignai, elle semblait avoir disparu.

Chaque soir, pendant presque un mois, je m'assois devant l'écran de mon ordinateur. Je ne comptais plus les heures. Je me dépêchais d'arriver le soir pour préparer le souper et exécuter la routine de la soirée ; mettre ma fille au lit le plus rapidement et me préparer pour une soirée virtuelle mémorable.

Nous étions rendus à la fin du trimestre. Les étudiants allaient afin pouvoir respirer un peu pendant le congé des fêtes, tandis que je corrigerai leurs copies. Qu'est-ce que je ferai à Noël ? Ève ira rendre visite à son père au Canada et je serai seule. Lune/Laurent sera avec sa conjointe et de toute façon, je ne lui ai pas vraiment reparlé depuis le *moment sauce à spaghetti*. Quant aux autres qui me tiennent compagnie lors de mes soirées, plusieurs seront auprès des membres de leur entourage.

De toute manière, qui suis-je pour ces hommes : un divertissement et un passe-temps temporaire pour combler une partie de leur nuit ? Ne suis-je pas plutôt un défi d'égoïsme et d'orgueil masculin ? Car il faut bien l'admettre, lorsque les hommes m'abordent, ils passent rapidement en mode actif en me demandant encore et encore d'ouvrir la cybercaméra afin de pouvoir contempler mon corps. Certains ouvrent volontiers la leur en espérant me convaincre.

Imaginez certaines de mes surprises à la vue des images diffusées. Quelques-unes étaient à couper le souffle. Parfois, elles engendraient un fou rire à vous donner une crampe et d'autres fois, une envie de vomir. Ah ! Quel jugement de ma part ! Comme si, de mon côté, je ne pouvais pas non plus susciter ces émotions variées. Je n'avais pas la prétention de croire que j'avais le corps d'une déesse, mais les réponses m'avaient semblé plutôt positives. Enfin, selon ce que je voyais en bas de leur ceinture. Très vite, leurs mains s'affairaient à caresser leur sexe. Et si en plus je leur donnais un peu de moi en image, ou prononçais des mots à saveur incitative, alors là, je voyais jouir quantité d'hommes devant moi. Cependant, alors que j'en étais peut-être qu'au tout début de mon plaisir, eux atteignaient l'orgasme et me remerciaient dès que ce fut fini, me laissant seule pour finir ce que j'avais commencé.

Nous pourrions également dire que j'avais commencé tout cela seule, en quelque sorte. Cela ne me changeait pas vraiment, en fin de compte, de la réalité sans technologie. Je me rappelle de nombreux moments intimes avec Mathieu. Voilà maintenant six mois que j'ai quitté le Québec et dix mois que je n'ai pas eu de relations intimes avec mon conjoint. Pour ce que ça change ! Les mêmes positions, les mêmes lieux et la même réalité. J'atteignais rarement l'orgasme et la plupart du temps, je devais me finir seule. Excusez-moi le langage, mais il n'y a pas vraiment d'autres mots qui me viennent en tête.

— Alors qui suis-je pour ces hommes ? Je ne sais pas et ces temps-ci, je peine à me définir moi-même.

Le déclin ou la création de l'utopie

Je refuse de m'apitoyer sur mon sort et, surtout, je refuse de passer les fêtes toute seule. Je prends donc les choses en main et décide de la marche à suivre pour pimenter un peu ma vie en cette période qui se veut si réjouissante.

J'essaie tout d'abord de joindre Lune. Je lui écris quelques courriels, lui envoie quelques textos, mais aucune réponse de sa part. Je passe donc à la deuxième phase de mon plan : trouvez où il habite, car il ne m'a jamais révélé son adresse. C'est en fait par souci de *respect* pour sa conjointe ou, devrais-je plutôt dire, par peur d'être démasqué par sa conjointe. Il a choisi la voie de l'adultère, il ne faut pas l'oublier. De mon côté, il a pu découvrir où je travaille, de même qu'il est parvenu à savoir où j'habite, ce qui n'a jamais constitué un problème pour moi, n'ayant rien à cacher. Je dois avouer que lorsque nous nous voyions, cela me convenait qu'il me cache certains détails de sa vie, car entre un peu ou beaucoup de cachoteries, la différence est rarement notable. Je me mets donc en route pour une promenade dans les rues de Paris, afin de trouver une façon de réaliser mon plan.

C'est impressionnant comme les êtres humains se mentent. Mensonges, non-dits, mensonges pieux, etc. Nous les utilisons tous et peut-être beaucoup plus que nous le croyons. En couple, c'est plus fréquent, si vous voulez mon avis. Sous prétexte de se garder un jardin secret, on préfère se taire et esquiver les questions et les réponses. Sous prétexte de ne pas mentir, on ne fait que rien dire. Et pourtant, chaque journée apporte son lot de mensonges et rend faux ce que l'on croyait vrai. S'il est impossible, même dans une relation d'amour et de partage, d'être sincère et honnête, imaginez avec des étrangers ! Je n'ose y penser. La vie de couple, c'est une image que l'on projette à nous-mêmes et aux autres pour se fondre dans la foule. C'est pour dire : regardez... moi, j'ai réussi ma vie ; moi, j'ai trouvé l'amour, j'ai trouvé le bonheur. Le bonheur, par contre, ne se retrouve pas dans l'amour, mais bien ailleurs.

Il est parfois effrayant d'examiner le parcours et l'évolution d'un couple. Au début, les deux personnes deviennent des amis avec une certaine attirance palpable. Elles sortent ici et là, pratiquent les activités de l'autre avec enthousiasme et discutent de tout sans vexer l'autre. Toute la nouveauté agit comme un effet inhibant et enivrant sur l'être humain. Tout est beau, tout est bon, tout est parfait. Le pire défaut de votre actuel compagnon de vie, celui qui vous fait friser les cheveux sur la tête, était pourtant si mignon lorsque vous l'avez rencontré. Il y a une légèreté, une tolérance et une fascination qui aveuglent la réalité.

Ensuite, il y a une routine qui s'installe, une connaissance de l'autre qui se fait. La nouveauté fait place au déjà-vu et la réalité que l'on croyait vraie est l'illustration d'un rideau de théâtre qui se lève pour faire place à de nouvelles scènes certainement moins éblouissantes. C'est alors que les mensonges entrent en scène. Tout d'abord à soi-même. En secret, pour assouvir nos fantasmes, on peut s'imaginer avec une personne qui ressemble beaucoup à son compagnon de vie, mais avec un ou deux défauts en moins et une, deux ou trois qualités en plus. Puis, on imagine librement une autre personne, peut-être même que la mémoire s'efforce de se rappeler un ancien amoureux ou une vieille aventure. Et là, la magie revient l'espace d'un moment. Ah ! Lorsque nous faisons telle activité, que c'était agréable ! Ah ! Lorsqu'il parlait... Ah ! Telle qualité... Les défauts de notre conjoint actuel deviennent si attirants chez une ancienne ou future flamme !

C'est un mensonge à soi-même, car on se regarde dans le miroir et on affirme être bien avec la personne avec qui nous sommes, mais dans son esprit, on passe plus de temps à en imaginer une autre. Le passage entre mentir à soi-même et à l'autre peut être certainement variable. Quand commence-t-il ? Pourquoi ? Je pourrais bien émettre l'hypothèse qu'il commence surtout par des non-dits ; des informations que l'on choisit de ne pas partager sous prétexte que l'autre ne comprendrait pas. Des éléments qu'on choisit de garder pour soi, car l'autre ne peut qu'être vu que comme un ennemi ou

une nuisance. Les non-dits s'installent, et plus il y en a, plus il devient possible de mentir. Dès qu'un premier mensonge a été dit, les autres suivent de plus en plus facilement, car le chemin si risqué a été franchi. Il arrive même un point où on ne fait plus la différence entre mentir et dire la vérité ; les deux s'entremêlent et dès lors, il serait possible d'avoir l'impression de ne plus mentir, mais bien de dire la vérité et, si c'est le cas, il n'y a plus aucun problème de conscience à avoir.

J'ajouterai ceci : le développement de la technologie renforce le désir de mentir, et même, rend légitime le mensonge ou les non-dits. Pourquoi ? Regardez un couple... les deux ont leur téléphone cellulaire intelligent et utilisent largement la messagerie texte, l'internet, etc. Le téléphone cellulaire devient un espace en soi où l'intimité de la personne prend tout son sens. Pour l'autre, les textos sont anonymes. Et que dire de l'ordinateur : courriels, Facebook, Twitter ! Le conjoint peut décider de t'ajouter ou pas comme ami Facebook, de même qu'il peut s'assurer que tu ne puisses pas avoir accès à toutes ses publications. Bref, il peut contrôler la partie de son intimité à laquelle tu auras accès. Donc, chaque membre du couple passe plus de temps avec la technologie qu'avec l'autre, mais manifestement sans l'autre. Avec son ordinateur, mais surtout sans l'autre. Et c'est le message qu'on envoie à l'autre : voici mon espace qui prend de plus en plus de place et toi, voici ton espace qui diminue de plus en plus. Tu prends plus de temps à partager tes pensées et tes sentiments avec tes *amis* qu'avec ton conjoint ou ta conjointe... mais ça, c'est rendu normal et banalisé par les technologies.

Et c'est ce que j'aime, puisqu'on se sent moins coupable de passer plus de temps avec notre ordinateur qu'avec notre amoureux. Et cela ne nous permet-il pas de nous épanouir pleinement dans toutes les sphères de notre vie en entretenant plusieurs relations variées ?

Mes pensées vauquaient ainsi et je me promenais comme j'aimais me promener. Je déambulais dans les rues de Paris et sans m'en rendre compte, je me suis retrouvée devant le bureau de Laurent. Comment étais-je arrivée jusque-là ? Je l'ignore, seuls mes pieds m'ont menée ici. Je lève les yeux et contemple l'édifice. À mes yeux, c'est un très bel immeuble, beaucoup plus beau que l'université où j'enseigne. C'est vrai que je suis un peu partiale ; une bibliothèque est un endroit parfait, selon moi. C'est différent d'une université où il règne toujours un climat tendu, où le brouhaha des étudiants n'est pas nécessairement un son calme, mais bien un son empreint de questions, de doutes et de stress. C'est un beau son, malgré tout, il ne faut pas le cacher. Vers la fin de la session, alors que mon travail s'estompe un peu et que celui des étudiants augmente sans cesse, j'aime aller me promener dans les corridors de la bibliothèque pour voir les élèves penchés devant leurs livres ouverts et leurs ordinateurs. Certains seuls, d'autres en équipe. iPod sur les oreilles, bouteille d'eau, soupir, sourire, panique dans leurs yeux. Cela me rappelle les belles années passées à l'Université de Montréal, dans les locaux de la bibliothèque des Lettres et Sciences humaines. L'une des plus belles bibliothèques universitaires au Canada ; spacieuse, avec ces sept étages.

À quelques reprises, Laurent m'avait amenée faire un tour à son lieu de travail. Avant, je pensais que c'était seulement pour le plaisir d'être dans une bibliothèque. Nous étions tous les deux assis bien collés, à lire sur les fauteuils dispersés ici et là. Certains dans des coins plus intimes où les jeunes amoureux ou, comme nous, les amants, peuvent laisser aller leurs mains baladeuses sans gêner personne, pas même eux. Après quelques visites, Laurent m'annonçait fièrement qu'il s'agissait de son lieu de travail et que son bureau se trouvait à l'étage supérieur. Il était responsable de la collection des livres rares. Toutefois, nous n'avons jamais visité son bureau. Je ne voulais pas vivre un cliché tel que la secrétaire de bureau. De savoir qu'il avait «risqué», en quelque sorte, d'entrer à plusieurs reprises avec moi dans cet endroit alors qu'il avait une femme me faisait sentir unique et je n'en demandais pas plus. Je n'ai jamais, non plus, posé de questions : pourquoi me faire venir ici ? Ses collègues étaient-ils au fait de sa relation extraconjugale ? Est-ce que je n'étais pas la première, mais bien une autre de plus qu'il rencontrait à son lieu de travail ? Non, la Noctambule n'avait pas besoin d'être rassurée ; elle se savait hors d'atteinte et exceptionnelle.

J'ai eu un petit doute quant à savoir si je devais poursuivre ma route ou entrer. Lorsque je pénétrai dans le hall de la bibliothèque, beaucoup de souvenirs refirent surface. La mémoire associative est un phénomène fascinant. J'ai passé plusieurs après-midi pluvieux, ici, à lire des romans ou des essais en l'exquise compagnie de Laurent. Nos peaux se touchant toujours. Parfois, nos mains s'entrelaçaient ou encore, je venais déposer ma tête sur ses cuisses. Qu'importe la distance qu'il y avait entre nous, nous ne pouvions la supporter ; nous devions nous toucher. J'ai fermé les yeux et souri... quelles belles images que ces souvenirs ! C'est à cet instant précis, les yeux toujours fermés, la tête légèrement penchée par en arrière et le sourire encore aux lèvres, qu'au milieu de l'entrée de la bibliothèque, m'est venue l'idée d'un plan.

Il est près de dix-huit heures, il neige un peu sur Paris et le vent s'est levé. Cela fait près de trente minutes que je suis là à tourner en rond, à attendre et à espérer. Et si je m'étais trompée de journée ? Et si un élément que je n'avais pas pris en considération venait mettre en péril un plan si astucieusement organisé ? Je chasse ces idées et je me remets à tourner en rond tout en me frictionnant plus rapidement pour me tenir au chaud.

— Le voilà !

Je me cache derrière un arbre, puis attends patiemment qu'il prenne la route. Le trajet est plutôt long et il m'arrive quelques fois de le perdre de vue durant quelques secondes. Au moment de prendre le train, la tâche est plus ardue. Pas facile de garder l'anonymat tout en poursuivant ma quête. J'y suis parvenue et j'ai noté l'adresse : 4356 rue Danielle Casanova. Ceci fait, je repars et laisse ces deux êtres s'étreindre. Je vais leur accorder un peu de répit avant de mettre mon plan à exécution.

Le trimestre se termine dans quelques semaines, ce qui signifie que j'aurai des examens qui atterriront bientôt sur mon bureau. D'ici là, étant donné que j'ai de plus en plus de temps libre, je peux me concentrer sur ce qui deviendra ma principale occupation : ma vengeance.

Je n'ai ni le temps ni l'envie d'y aller en douceur. Alors un beau jour, je finis par me présenter là-bas en fin d'après-midi et sonne à la porte.

— Bonjour, madame ! dis-je avec mon plus beau sourire qui me fait passer pour une innocente personne tout en exerçant un charme naturel.

On m'a toujours dit que j'avais un visage d'une telle beauté, qu'il subjuguait autant les hommes que les femmes. La dame me répond avec un sourire plutôt inquisiteur et exaspéré. Elle doit sûrement recevoir la visite de plusieurs colporteurs.

— Bonjour, finit-elle par me répondre.

— Veuillez m'excuser, je ne voudrais pas vous déranger, mais si vous pouviez m'accorder quelques instants, j'aimerais pouvoir m'entretenir avec vous au sujet d'une situation qui m'importe grandement.

Je termine cette phrase en posant sur elle un regard soutenu. J'entends utiliser tous les stratagèmes à ma disposition pour courtiser mon ennemi, car il faut bien l'admettre, elle est mon ennemie.

La gente dame, il faut bien que je l'avoue, n'est pas certaine de la décision à prendre. Elle m'expliquera plus tard que les raisons qui l'ont poussée à m'accueillir côté jardin reposaient sur

un sentiment de confiance et d'attrance émanant de moi et aussi, sur le fait qu'elle a toujours fait confiance à son instinct, qui jusque-là, ne l'avait jamais vraiment trahie. Elle a peut-être eu raison jusqu'à maintenant, mais je suis là, sur le seuil de sa porte, et me prépare à lui prouver le contraire.

La cour arrière est si splendide, que pendant quelques instants, j'en oublie le but de ma visite. Alors que je reprends mes esprits, je me mets rapidement à la tâche, laquelle en est une complexe. Tout au long du processus, la patience et l'audace devront s'amalgamer de façon parfaite.

— Oui, dis-je en toussotant, je suis venue pour m'entretenir avec vous à propos d'un sujet délicat.

Je ne sais pas vraiment pourquoi, mais en ce moment, j'ai des papillons dans l'estomac. C'est tout juste si des gouttes ne perlent pas sur mon front, bien que ce sera bientôt l'hiver.

— Mais qui êtes-vous ? Je ne me souviens pas de vous et votre venue m'intrigue au plus haut point.

— Ma chère, je tente un certain rapprochement. Je suis une cliente de la compagnie pour laquelle vous travaillez et j'ai eu le privilège de vous croiser à quelques reprises. Je dois avouer ma faute ; j'ai obtenu votre adresse en soudoyant la secrétaire.

Elle ne dit pas un mot, mais me regarde avec un air de plus en plus perplexe. Je dois faire vite, car sinon, je crains qu'elle me montre la porte et qu'elle ne veuille plus me voir. Mais il ne faut pas non plus la bousculer. En lieu et place, je dois reprendre mes distances et user de cette bienséance qui jusqu'à maintenant, fonctionne très bien.

— Sachez, madame, que je vous trouve très belle ! Belle étant même un faible mot pour évoquer votre beauté.

En terminant ces mots, mes mains sont moites et j'attends patiemment une réaction de sa part... qui ne vient pas. Je comprends donc que je dois continuer, même si le terrain est plus glissant que jamais.

— Je n'ai jamais fait une telle déclaration à une femme, car je n'ai eu que des hommes dans ma vie. Je pense souvent à vous, vous habitez certaines de mes pensées les plus intimes et j'aimerais pouvoir vous inviter afin de vous connaître davantage.

Du coup, nous rougissons toutes les deux.

— ...

— ...

— J'accepte, dit-elle. Donnez-moi vos coordonnées et je vous appellerai cette semaine afin de planifier une rencontre. Mais j'aimerais, en retour, que vous ne remettiez plus jamais les pieds ici.

— Oui, vous avez ma parole.

Je me lève et lui transmets mon numéro de téléphone alors que nous nous dirigeons vers la sortie. Après m'être approchée pour lui prendre la main et lui glisser un baiser tout en lui soufflant mon nom, je quitte les lieux, fière de ce que j'ai accompli au cours de la dernière heure. J'ai si bien joué la comédie, qu'en retournant chez moi, je me permets de me demander si je n'ai pas été réellement sensible au contact de la peau de cette dame dont j'ignore le nom. C'est une manie, chez moi, de ne pas vouloir connaître le nom des gens que je rencontre.

Je n'ai pas eu à attendre trop longtemps, puisque mon supplice s'est arrêté après trois jours, soit le jeudi.

Le téléphone sonna alors que j'étais encore sous la douche. À l'ordinaire, je ne cours pas

pour aller répondre au téléphone ; on doit bien donner une raison d'être aux répondeurs. Cependant, en ce jeudi midi, je me sentis une envie de déroger à mon habitude. Sans même arrêter la douche ni prendre le temps d'essuyer un peu mon corps, je courus jusqu'à ma chambre à coucher pour cueillir le combiné.

— Oui bonjour ! dis-je, essoufflée.

— Bonjour, Isabelle, c'est Manon, la gentille dame de la rue Danielle Casanova.

Mon cœur s'arrêta et mon visage s'illumina. Je pris la peine de m'asseoir sur le lit et de prendre une bonne inspiration avant de répondre. Ce moment d'attente fut sûrement plus long pour elle que pour moi, car elle ajouta :

— Êtes-vous là ? Ai-je le bon numéro de téléphone ?

— Oui, oui... je suis là et c'est bien Isabelle. Comment allez-vous ?

— Je vais bien, mais que penserais-tu de nous tutoyer ?

— Oh ! Il est vrai que le vouvoiement n'est plus d'usage, de nos jours, mais je me sens gênée de vous tutoyer alors que nous nous connaissons à peine.

— Alors, il faut remédier à cela et profiter de la belle journée de demain pour aller faire une promenade !

J'étais ébahie, sous l'effet de la surprise ! Non seulement m'avait-elle appelée promptement, mais pour mon plus grand bonheur, elle me proposait un rendez-vous. Cependant, elle prenait le contrôle de la situation, et ça, je n'y étais pas préparée.

— Oui, demain, c'est une bonne idée. On se rencontre au parc, près du Café de Flore, vers seize heures ?

La journée fut longue et les examens me prenaient un temps fou à corriger. Tellement, que je me suis endormie encore tout habillée.

Si je pensais que la journée du jeudi avait été longue, celle du vendredi le fut encore plus. Est-ce que j'ai l'habitude de prendre de longues heures pour choisir mes vêtements, me maquiller ? Est-ce que j'accorde de l'importance à ce que les gens pensent de moi ? Non.

Néanmoins, pour une raison que j'ignore, je n'arrivais pas à faire abstraction de ce que Manon pourrait penser de moi lors de notre rendez-vous. J'étais incapable de décider ce que j'allais revêtir : pantalon, complet, jupe, jean ? Tous les vêtements s'empilaient sur mon lit sans que je puisse trancher.

J'allai donc courir et faire les courses pour me changer les idées. Au retour, puisque je n'avais plus le temps pour penser à la tenue parfaite, je choisis, un peu insatisfaite de ne pas trouver mieux, une tunique couleur turquoise avec collant et rouge à lèvres assortis. Les cheveux remontés en un simple chignon, je me dirigeai d'un pas assuré vers la deuxième étape de ma mission.

Arrivée cinq minutes avant l'heure prévue, je la vis debout qui m'attendait. Dans un premier temps, je ne portai pas attention à la structure qui se trouvait à ses côtés, mon regard étant attiré par une sublime créature. Je le laissai donc partir en voyage, lequel débutait par des pieds chaussés de magnifiques bottes en cuir noir, celles qui montent jusqu'aux genoux pour mettre les jambes en valeur. Mon regard ne pouvait s'empêcher de contempler ces dernières, recouvertes d'un pantalon moulant. Poursuivant son voyage, mes yeux voulaient se poser sur les fesses de la créature, mais son manteau les en empêchait. Mon regard remontait doucement vers ses seins lorsque le sien a tenté de croiser le mien. Ce n'est que lorsqu'elle s'est mise à avancer vers moi que nos yeux se sont rencontrés. J'étais un peu rouge, et mon cœur palpitait. Elle n'avait aucune idée de ce qui venait de se passer.

— Bonjour, me lance-t-elle en s'approchant pour me donner un baiser sur la joue.

— Bonjour ! As-tu trouvé facilement ?

— Non, je ne connaissais pas vraiment ce coin de Paris.

C'est en voyant son regard se tourner vers le paysage que tout m'est revenu à la mémoire : Laurent, Lune, notre rencontre, la soirée... Je penchai la tête vers l'arrière, les yeux mi-clos avec un petit sourire ; c'était encore mieux que ce que j'avais imaginé.

Nous avons pris un café et longuement bavardé de tout et rien, en essayant d'éviter les sujets trop épineux. C'est à la suite de ce café, lors d'une promenade au parc, que la conversation suivit un autre cours.

— Isabelle, voilà longtemps que je n'ai pas passé un aussi agréable moment. Ce n'est pas que je ne suis pas heureuse en couple...

Elle me regarda et ajouta :

— Est-ce que je t'ai mentionné que j'étais en couple ?

— Non, répondis-je en jouant le jeu de l'être étonné et désintéressé.

— Eh bien... je suis un couple et je suis bien. Ça va même très bien, entre nous.

Durant les quinze minutes qui suivirent, elle me fit un beau monologue traitant de son couple et de son bonheur. Il n'y avait rien de stéréotypé dans ses propos, simplement l'histoire d'un couple avec ses hauts et ses bas, mais qui sait entretenir la flamme.

L'après-midi s'est déroulé ainsi. Marchant bras dessus, bras dessous, nous étions telles deux amies d'enfance qui se retrouvaient après plusieurs années. En un après-midi, nous avons discuté de l'ensemble de nos vies et croyions nous connaître. C'est certainement à cause de cette impression que ni l'une ni l'autre n'est restée surprise lorsque nos lèvres se sont touchées en guise d'au revoir.

Les préparatifs pour le jour de Noël allaient bon train ; enfin, pour la majorité des gens. J'avais quand même pris la peine d'acheter quelques cadeaux à Ève, en plus d'installer un petit sapin de Noël décoratif et des lumières dans la cuisine. C'était mon premier Noël sans Mathieu et ma fille depuis très longtemps. Nous n'avions pas beaucoup parlé, lui et moi, durant l'automne. Le plus souvent, c'est notre fille qui nous servait de prétexte pour échanger quelques mots. Lors de nos dernières conversations par *Skype*, je m'étais rendu compte qu'il avait un peu modifié la décoration de la maison. Certains meubles avaient trouvé une meilleure place et certains cadres, de nouveaux murs. Sur le moment, je n'ai pas vraiment porté attention, mais en y repensant bien, je me demande, aujourd'hui, si c'est un message qu'il a bien voulu faire passer...

Il n'a pas touché à la bibliothèque. Je ne crois pas avoir remarqué le moindre changement dans l'organisation de mes livres. Comment ai-je été aussi distraite au point de lui avoir laissé toutes mes histoires ? Et s'il les lisait ? S'il décidait de les jeter, de les mélanger ou de les modifier ? Comment ai-je pu être aussi bête et risquer de tout perdre ?

La création d'une nouveauté

Mon plan fonctionnait très bien, car, la journée de Noël, Manon m'a téléphoné pour me souhaiter une belle journée et me proposer de passer un peu de temps avec elle. Elle avait décidé de prendre du temps pour elle et d'annoncer à son mari qu'elle allait passer quelques jours dans un chalet. J'étais aux anges. À défaut de me visiter durant les fêtes, de répondre à mes courriels et d'accepter mes invitations, j'avais réussi à mettre la main sur la femme de Laurent et à l'éloigner de lui durant les vacances. Soudainement, les fêtes prenaient un tel autre sens, que j'en oubliais la nostalgie de ma vie de couple.

Manon n'avait pas réellement menti en parlant de passer quelques jours dans un chalet, car elle en avait effectivement loué un pour elle et moi. Je ne crus pas pertinent de lui poser plus de questions et l'idée que Laurent puisse venir lui faire une surprise alors que nous serions toutes les deux attablées autour d'un bon repas me plaisait bien. De plus, plus au nord de la France, il est possible de profiter de l'hiver, ce qui ne serait pas sans me rappeler le Québec.

Manon est donc venue me chercher et nous avons pris la route. Les décibels émis par la musique frôlant la limite de l'acceptable, je me sentais revivre.

Nous n'étions pourtant pas la nuit, mais je sentais que la Noctambule reprenait sa place. Et plus elle prenait vie, plus je me sentais bien.

La première journée s'est déroulée comme je l'avais espéré. Après tout, je ne venais pas ici pour me prélasser sur la terrasse et me faire dorer le visage par le beau soleil d'hiver, mais bien pour accomplir une mission : conquérir le cœur de Manon. J'aurais déjà pu clamer que j'avais réussi en raison des compliments qu'elle m'avait faits, du baiser que j'ai reçu et maintenant, ce rendez-vous. Mais ce n'était pas assez ! Je n'avais pas la certitude qu'elle mettrait le bonheur de son couple en péril pour moi, car c'est bien là ce que j'avais en tête. Je ne pouvais pas rester ainsi et la regarder se faire mentir impunément par cet homme dont elle vantait les mérites et les qualités en affirmant encore et encore que leur couple avait réussi là où tant d'autres avaient échoué. Elle ne se doutait pas que son cher époux passait la majorité de ses temps libres sur un site de rencontre XXX et qu'il avait passé une, deux, puis trois portes menant vers l'infidélité. C'était donc ma mission que de la mettre au courant et de lui redonner cette dignité qu'il lui avait enlevée. Je me sentais comme une religieuse en mission d'évangélisation. Prise de bonne foi, ma décision en était une purement altruiste.

Je ne voulais pas m'intéresser plus qu'il ne le fallait à Manon et à notre relation naissante, et à ce chapitre, je savais bien jouer la comédie. La première journée fut agrémentée d'activités extérieures et d'un délicieux souper. Sur le bord du feu, une bouteille de rosé accompagnait notre discussion au cours de laquelle je me permettais des allusions à sa beauté et à son rire. Nos doigts s'entrelaçaient et je sentais qu'elle baissait la garde.

Plus tard, alors que je sortais de la salle de bain, elle m'attendait en petite tenue sur le canapé et m'invita à la rejoindre. Je m'avançai avec en tête, l'impression de ne pas contrôler mes gestes tant j'étais obnubilée par sa beauté et son contrôle de la situation. Une partie de moi souhaitait la rejoindre, même si cela m'apparaissait incompréhensible. Moi qui ai toujours été attirée par les hommes, je ne comprenais pas pourquoi des papillons s'agitaient dans mon estomac.

— Attends-moi un moment, dis-je dans le creux de son oreille.

Je file rapidement dans la chambre d'invité et fouille désespérément dans mon sac à main. Je rage ! Mais où ai-je donc mis cela ? J'entends ma douce (*ai-je vraiment dit ma douce ?*) qui s'impatiente dans la salle de séjour, tout comme j'entends les tourments dans sa tête.

— Excuse-moi de t'avoir fait languir.

— Ne t'excuse pas et viens t'allonger près de moi.

Au bout d'un moment, j'exhibai l'objet que je cachais derrière mon dos depuis mon retour au salon et proposai :

— Que penses-tu d'immortaliser ce moment ?

En voyant la caméra vidéo vieille de vingt ans, Manon afficha quelques expressions faciales difficiles à décoder. Puis, lorsque je démarrai l'appareil, elle le plaça de façon à lui donner le meilleur angle possible pour capter tout ce qui allait se dérouler sur le canapé.

On aurait juré qu'elle avait vécu de multiples expériences avec des femmes tant ses mouvements ne trahissaient aucun signe de nervosité. Les miens, par contre ! J'avais l'impression de retourner à l'adolescence et de vivre ma toute première expérience intime. Je maudissais mon manque de contrôle. Je n'avais pas l'habitude d'être aussi passive au lit et cela ne me plaisait pas de voir une Anna en Manon. Anna m'appartenait.

J'essayais de prendre le contrôle, mais chaque fois, je me faisais ramener à l'ordre. Je subissais. Je luttais pour ne pas me laisser aller et savourer cette langue qui léchait mes seins.

Isabelle souhaitait résister, mais la Noctambule voulait y goûter. C'est donc elle qui, d'une main beaucoup plus assurée que la mienne, prit soin de baisser une bretelle du soutien-gorge de Manon tout en glissant ses doigts sur sa peau.

Ma nudité me paraissait plus gênante qu'à l'habitude. La chaleur de sa peau me fit frissonner. Je laissai aller mon imagination et j'entrepris de toucher toutes les parties de son corps avec chaque partie du mien. Mon bassin trouva une place confortable dans le creux de ses reins et je m'amusai à faire glisser mes seins dans son dos. Quand elle se retourna, je pus admirer son corps. Il était splendide. Je la chevauchai, ébahie par sa beauté. Puis ses doigts commencèrent à parcourir mon corps... mes bras, mes fesses, mon ventre, et mes seins. Ceci fait, elle m'attira vers elle pour me couvrir de baisers. Jusqu'ici, on peut dire qu'une relation intime avec un homme ou une femme est sensiblement similaire. La suite me tracassait toutefois un peu. «Saurais-je faire à une autre femme ce que je me fais moi-même ?», pensai-je en mon for intérieur.

J'imagine que mon immense désir m'a permis de trouver les bons gestes, puisque je suis parvenue à mener mon amante jusqu'à la jouissance.

Début février

La session à l'université était déjà fort entamée. Un soir où l'ennui me guettait un peu, j'ouvris mon ordinateur et me connectai au site de rencontre. J'eus droit à quelques belles discussions et pus profiter de l'exhibitionnisme de certains pour me rincer l'œil et contempler la masturbation au masculin. Il était déjà plus de minuit et le réveil serait certainement difficile. J'avais passé toute la soirée à errer dans cet univers virtuel et m'apprêtais à terminer ma promenade lorsque le pseudonyme de Lune apparut. Que faire ? Quitter aussitôt le site, l'ignorer, ou lui envoyer un message ? Avant même que j'en vienne à une décision, je recevais un message privé de la part de Lune. C'était toujours difficile, pour moi, de le nommer par son nom lorsque nous nous retrouvions sur ce site.

— Bonjour, Isabelle.

Les vieilles habitudes reviennent vite. Bien qu'il y ait quelque temps que nous nous soyons rencontrés ici, il m'a envoyé un message pour m'inviter à activer ma caméra Web afin que nous puissions nous écrire et nous voir en même temps. Comme dans le temps.

— Bonjour, Lune...

— Comment ça va ? As-tu passé de beaux moments en famille pendant la période des fêtes ? As-tu pu profiter de ce moment pour respirer un peu et prendre du repos ?

Je trouvais toujours aussi sympathique de sa part de s'enquérir ainsi de mon état d'esprit. C'était un trait de sa personnalité que j'appréciais particulièrement. Ce n'était pas seulement parce qu'il me posait ce genre de questions, mais bien parce que je devinais de l'intention et de la sincérité dans son regard. Je m'étais attardée à me demander si ce n'était pas par simple politesse qu'il y allait de ces questions rhétoriques que l'on pose souvent dans une journée. Cependant, je ne pouvais me résoudre à croire que c'était le cas. Je ne peux pas vraiment le justifier, mais tout son être dégageait une sincérité capable d'ébranler le plus grand des sceptiques.

— Je vais bien, merci. Le temps des fêtes a été calme. Je n'ai pas visité ma famille et j'ai passé beaucoup de temps seule à lire et à écrire. Et toi ?

— Ah, ces moments de solitude ! Je t'envie. De mon côté, j'ai voyagé beaucoup. Entre aller voir ma famille et ma belle-famille, m'occuper des enfants et passer du temps avec madame, je n'ai pas eu beaucoup de temps pour moi. Que dirais-tu qu'on se revoie ?

— Je veux bien.

Et c'est ainsi que nous nous sommes rencontrés de nouveau. Il m'a donné rendez-vous à ce même café où nous nous étions vus pour la première fois. Le charme n'était pas tout à fait le même ; on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve et cela est bien dommage. J'aurais aimé retrouver le même état d'esprit, mais je devais avouer qu'Héraclite avait raison.

— Isabelle, tu m'as manqué. Je ne sais pas comment décrire notre relation... si nous pouvons parler de relation... mais ces derniers temps, tu m'as manqué.

— Peut-être devrions-nous arrêter d'essayer de vouloir y mettre des mots et recommencer à la vivre.

— Sais-tu à quel point j'aime cette légèreté avec laquelle tu prends la vie ? Tout semble si facile et si simple, pour toi, alors que moi, je me questionne sans cesse.

— Viens... allons à mon appartement, dis-je.

Je n'avais jamais fait l'amour avec autant de fausseté de toute ma vie. Chacun de mes gestes

était calculé. Durant nos ébats, lorsque je voyais son regard subjugué au mien alors que je m'efforçais de donner l'impression de m'intéresser au moment que nous vivions, il croyait voir de la passion alors qu'en fait, il n'avait droit qu'au simple jeu de la séduction. Il est vrai qu'il était fort agréable d'avoir une relation sexuelle avec lui. Son sexe était parfait pour le mien. J'avais l'impression, lorsqu'il me pénétrait, que c'était la rencontre entre deux parties d'un même être. J'aimais prendre mon temps pour faire monter son désir et c'est ce que je fis durant cette soirée qui restera longtemps gravée dans mon corps, dans ma mémoire, et sur ces pages.

Sans prétention, je commençai par glisser mes mains sur sa chemise. Nous étions alors dans le portique de mon appartement, dans un coin qui nous offrait juste assez d'intimité. N'ayant pu résister, je n'ai pas attendu d'être à la maison pour l'appuyer tout doucement au mur et laisser ma main parcourir son torse. L'éclairage sombre et l'odeur aigre du tapis mouillé nous permettaient de croire que nous nous trouvions dans une chambre noire. Tout en lui parlant de tout et rien, je l'aguichais intentionnellement. Mes doigts semblaient vouloir déboutonner sa chemise. À l'instant où je donnai l'impression de le faire, je sentis son souffle se couper et son regard espérer. Lorsqu'il réalisa que mes doigts entretenaient d'autres projets moins révélateurs, il poussa malgré lui un soupir de déception. Je m'amusai donc ainsi pendant quelques minutes, puis, lorsque nous sommes rentrés dans la maison, je me mis à tourner autour de lui. Mes lèvres se posèrent sur son cou et mes mains glissèrent de ses épaules à son torse, et de son ventre à ses fesses. Me tenant toujours derrière lui, je lui donnai une idée de ma dextérité, dont il ne savait encore rien, pendant que de mes mains habiles, je déboutonnai un à un les cinq boutons de sa chemise pour ensuite la lui enlever en soufflant lentement le long de sa colonne vertébrale.

Lorsqu'il se retourna, je me déshabillai devant lui, sans aucune musique pour soutenir ma danse. J'enlevai ma jupe, ma chemise, et exhibai mes sous-vêtements noirs en m'efforçant tant bien que mal d'être aguichante. Ce n'était pas ma tasse de thé, mais l'espace d'un moment, je me suis sentie aussi séduisante que ces actrices de cinéma qui m'inspiraient.

Me fiant à la bosse qui se trouvait sous le pantalon de Laurent, je me disais que le spectacle devait être réussi. Sans même le toucher, j'avais réussi à lui procurer une érection.

Il ne sut pas tenir très longtemps, mais j'imagine que son orgueil de mâle lui a permis de tenir un peu plus qu'il l'aurait voulu pour me permettre d'atteindre l'extase avant de sombrer dans un semblant d'euphorie, encore submergée de spasmes plus ou moins véridiques.

Nous sommes restés collés l'un contre l'autre, sans prendre soin de nettoyer ce qu'il y avait à nettoyer. Nos vêtements jonchant le sol, les couvertures en travers et l'enveloppe du préservatif bien en vue sur la commode trahissaient ce moment intime auquel nous venions de nous livrer. Nous étions trop bien pour nous occuper de pacotilles et j'étais très fatiguée d'avoir joué la comédie.

La nostalgie

J'avais décidé, pour les vacances de mi-session, de rentrer au bercail pour faire une petite visite à Mathieu. Le mois de février étant le mois le plus monotone de l'année, la Noctambule, pas plus qu'Anna, ne réussissait à me divertir.

Je n'avais pas pris soin d'avertir Mathieu ; mais avais-je vraiment besoin de dire à mon mari que je rentrais chez nous ? J'avais décidé que non !

Monsieur était occupé à préparer une petite soirée lorsque le téléphone sonna.

— Bonsoir ?

— Bonsoir, Mathieu, c'est Isabelle !

— Ah !... Allo, me répondit-il avec une intonation qui me laissa un peu perplexe.

— Je voulais t'annoncer qu'Ève et moi sommes en route pour la maison.

— Tu reviens à la maison ? Tu as donné ta démission ? Tu as perdu ton emploi ? À quelle date envisages-tu d'atterrir en sol canadien ?

— J'arrive dans environ une demi-heure.

«Une demi-heure ? Comment a-t-elle pu me faire ça !»

Voilà le commentaire que Mathieu répétait continuellement depuis mon appel. Il ne pouvait annuler la soirée qu'il avait prévue, tout comme il ne pouvait pas ne pas revoir sa fille ; quant à moi, il ne pouvait me mettre à la porte de ma propre maison. Quel casse-tête ! Le temps filait et il ne savait toujours pas quelle décision prendre.

Lorsque j'arrivai devant chez moi, je me sentis comme une étrangère. Alors que j'étirais la main pour ouvrir la porte d'entrée, j'eus un mouvement de retenu, et c'est finalement ma fille qui entra la première. Tout avait changé, absolument tout. Aucun meuble n'avait été remplacé et pourtant, tout était différent : l'atmosphère, la décoration, les photos... J'étais prête à bondir, à reprendre mes valises tout juste déposées. M'avait-il déjà oubliée ?

— Papa !!!

Lorsque j'aperçus Mathieu en maillot de bain, j'en oubliai ma rage.

— Ma grande fille, que je suis content de te voir ! C'est toute une surprise que ta mère et toi m'avez préparée, lança-t-il en me décochant un regard noir par-dessus l'épaule de notre progéniture.

Du coup, ma rage revint.

— Bonsoir, chéri ! le saluai-je en lui donnant un baiser fougueux à faire rougir la visite. Que fais-tu habillé ainsi ?

— Euh... c'est parce que... je...

— Oui ?

C'est moi qui fus prise de court quand il m'embrassa tel un gentilhomme avant la première nuit d'amour.

— Est-ce que je peux aller dans ma chambre ? demanda Ève qui n'avait aucune idée de ce qui se jouait en cet instant précis.

Je fis signe que oui et sans montrer que Mathieu avait touché une corde sensible — comment ne pas être déstabilisée quand l'homme de sa vie nous embrasse ainsi ? — je poursuivis l'interrogatoire.

— Alors, pourquoi es-tu dans cet accoutrement et pourquoi as-tu sorti le bol à punch ?

— Mais toutes ces questions alors que nous venons tout juste de nous embrasser ! Est-ce que tu réalises qu'il y a très longtemps que nous ne nous sommes pas embrassés de cette manière ? Tellement, que je ne me souviens plus de la dernière fois. Sans compter que tu es partie à l'étranger depuis l'été passé.

Son timbre de voix, ses yeux et sa respiration plus rapide prouvaient hors de tout doute que je l'avais déstabilisé à mon tour, et que tout en l'exaspérant, je l'attirais. J'avais gagné.

L'horloge indiquait vingt et une heures et les invités commençaient à arriver. Mathieu ne m'avait pas vraiment expliqué pourquoi cette soirée avait lieu et sans même attendre d'explications, je me suis rendue dans la chambre à coucher pour me trouver quelque chose qui pourrait ressembler à un maillot de bain. Car pourquoi en aurais-je apporté un au Québec la dernière semaine de février ? Je pris donc mes plus beaux sous-vêtements. Le genre qu'on apporte toujours dans notre valise, au cas où ! Pour compléter le tout, j'agrémentai ma tenue improvisée avec un paréo couleur corail. Une fleur décorative dans les cheveux, un collier assorti d'un coquillage, une pédicure qui datait un peu (hum... Manon !) et me voilà prête pour la soirée.

Je connaissais plusieurs des personnes présentes puisque Mathieu avait invité des amis à nous. Mais il y en avait aussi que je ne connaissais pas, dont ce bel homme qui ne cessait de me regarder depuis mon arrivée au salon.

Je n'arrive plus vraiment à comprendre ce qui se passe, ce qui s'écrit. L'histoire vécue avec Manon prend une tournure inattendue, de même que celle qui se déroule présentement avec Mathieu. Pourquoi le faire revenir dans l'histoire ? Est-ce parce que je m'ennuie de lui ? Est-ce parce que je découvre que le quotidien me plaisait plus que je me l'avouais ? Peut-être que je commence à me fatiguer de me promener ainsi et d'écrire des histoires ? La Noctambule devient un être de plus en plus incontrôlable et l'épier m'amène sur des avenues peu fréquentées. Par exemple, comment puis-je penser qu'Isabelle va flirter avec un ami de Mathieu en présence de ce dernier ? Comment aller jusque-là ? Pourtant, j'ai envie de voir ce qui arriverait, jusqu'où cela pourrait aller. Osera-t-elle l'embrasser ? L'inviter dans la salle de bain alors que tous les convives sont encore là ? Comment s'y prendra-t-elle pour jouer le rôle de la conjointe de Mathieu en même temps que celui de la future amante de ce bel inconnu ? J'ai du mal à avaler ; je ne veux pas me diriger dans cette voie, mais c'est plus fort que moi.

Mathieu agissait en galant homme et me présentait aux gens que je ne connaissais pas. Mes amis étaient très contents de mon arrivée surprise et mon mari et moi jouâmes bien le jeu des amoureux retrouvés.

De nouveau plongée dans mon quotidien délaissé, la soirée se déroulait passablement bien. Je m'y plaisais, mais il manquait quelque chose. On parlait de tout et de rien et les banalités s'échangeaient à un rythme effréné. À quoi bon lutter contre le conformisme ? Je revêtais donc mon habit d'hypocrite et alimentais les discussions enflammées sur le parti politique au pouvoir ou sur la pertinence de la place de la médecine privée au sein de notre système de santé. Parfois, les sujets étaient encore plus importants et nous argumentions sur côté cour ou côté jardin. Personne ne se doutait que je m'emmerdais, et pire, que je les emmerdais royalement.

Tel que précisé plus haut, durant la soirée, je remarquai qu'un certain Pierre, que je ne connaissais pas, me faisait de l'œil depuis déjà quelques instants. Il paraissait bien, semblait cultivé et avait un bon sens de l'humour. On pourrait dire de lui qu'il possédait toutes les qualités qu'une femme recherche chez un conjoint ! Comment résister à ses invitations informelles ? Mathieu jouant au plus malin dans une autre pièce, je n'allais pas m'ennuyer encore longtemps.

L'espace d'un moment, je me retrouvai face à un dilemme éthique. Je me sentais comme si j'étais dans un de ces films où l'on voit un petit ange et un petit démon se tenir sur chacune des épaules du personnage pour essayer de lui inspirer une bonne ou une mauvaise action. Mon petit ange me suppliait de ne pas accepter les avances de moins en moins subtiles de ce prétendant et de retrouver Mathieu au plus vite. D'oublier tous les fantasmes que Pierre faisait naître en moi et de me concentrer sur mon couple qui ne battait plus que d'une aile. Le petit diable, par contre, arguait que Mathieu m'avait déjà remise dans la catégorie d'ex-conjointe, que nous n'avions qu'une seule vie à vivre et qu'il valait mieux en profiter plutôt que de la regarder passer. Mathieu... Pierre... la sécurité ou l'aventure ? Le respect des autres ou de soi ? Que de concepts qui se bouscuaient dans ma tête ! Je dois dire que lorsque Pierre posa ses douces mains sur mes épaules dénudées avant de m'embrasser au creux du cou, l'ange perdit toutes ses plumes et le diable dansa autour du feu allumé par les neurotransmetteurs de mon corps réagissant à cette bouche.

Il n'y avait plus aucun son, plus aucune personne dans la maison. C'est du moins de cette façon que je me sentais, car je me suis surprise à me retourner et à l'embrasser à pleine bouche au milieu de la cuisine. L'horloge marquait vingt-deux heures trente, mais cela n'avait plus vraiment d'importance. La table à manger supportait mes fesses au lieu des *tapas* et j'entendais Mathieu chanter du Serge Reggiani.

Il y avait un petit quelque chose de surréaliste qui me faisait penser à une peinture de Vladimir Kush. Mais ce n'était rien comparé au tableau qui se dessinait quand Mathieu entra dans la cuisine pour prétendument remplir son verre de Chardonnay. Certains me diront qu'il me cherchait depuis un bon moment et qu'il se doutait bien de ce petit jeu de séduction qui se tramait entre Pierre et moi, d'autres affirmeront qu'il ne se souciait guère de moi durant cette soirée, qu'il était lui-même trop occupé à chanter la pomme à Hélène, une ancienne collègue de bureau. Qu'importe, car lorsqu'il me vit pendue au cou de son ami, nos langues entremêlées, je peux dire que je venais de rompre avec lui de manière définitive. Il était bouche bée, incapable de dire quoi que ce soit. Il a posé un regard inquisiteur sur son *ex-ami*, devrais-je maintenant le nommer, qui prit le chemin de la porte en quatrième vitesse. Mathieu ne prit même pas la peine de me regarder. Il saisit la bouteille de vin et retourna chanter pour une énième fois *Il suffirait de presque rien*.

Je me couchai sans même souhaiter bonne nuit aux invités. J'étais allée trop loin et je le savais très bien. Le lendemain matin fut bref, car mes valises déjà prêtes m'attendaient à côté de la porte. Mathieu, qui avait dormi sur le canapé, vint me rejoindre dans la cuisine pour m'annoncer qu'Ève allait dorénavant rester avec lui et qu'il n'y avait place à aucune discussion. Je ne voyais pas ce que j'aurais pu ajouter. Le taxi me ramena à l'aéroport où un avion allait me rapatrier vers mon nouveau chez moi.

Près d'une semaine après cet incident, Mathieu m'annonçait qu'il déménageait et qu'il voulait se séparer formellement. La maison ne lui convenait plus ; trop de souvenirs, disait-il. Comme je ne pouvais pas me résoudre à la vendre, je plaçai une annonce pour la louer et Mathieu accepta gentiment de servir d'intermédiaire afin de veiller au bon déroulement de l'aménagement des nouveaux locataires. Je louai ma maison meublée, car Mathieu ne voulait garder aucun objet susceptible de lui rappeler notre histoire. Seuls les meubles d'Ève avaient échappé à son désir. Une clause très importante avait été ajoutée au contrat de location : interdiction totale de toucher d'une quelconque façon à la bibliothèque du salon.

Je fis une pause et pensai à la bibliothèque. Toutes mes histoires s'y trouvaient, certaines mieux classées que d'autres. J'imaginai un étranger y jeter un coup d'œil. Cette simple idée me donnait le vertige et confirmait que, même dans mes histoires, cette bibliothèque constituait un lieu sacré.

La mission achevée

Il nous arrivait parfois de nous échanger des adresses spécialisées en vidéos XXX pour agrémenter nos conversations, Laurent et moi. Nous les regardions «en même temps», chacun chez soi, et ensuite, nous en discutons. C'était particulier comme façon de faire. À la fois gênant et excitant. Parfois, les propos que nous tenions étaient très rationnels et hautement techniques. Nous étions comme deux critiques de films : «Elle ne donnait pas l'impression d'aimer la position par-derrière» ou «L'homme aurait dû se déplacer un peu pour que nous puissions voir davantage».

D'autres fois, on s'imaginait à la place des *acteurs* tout en se racontant ce que nous aurions fait de différent : comment telle position nous excitait et à quel point nous aimerions l'essayer. C'était parler de nos fantasmes ouvertement, en toute simplicité.

— As-tu déjà pensé avoir une relation intime avec un autre homme ? lui demandai-je.

— C'est une bonne question que tu me poses ! Toujours aussi directe et assumée. Non, je n'y ai jamais pensé. C'est peut-être en raison des préjugés et des barrières que je m'impose souvent sur le plan de ma sexualité. Je ne suis pas particulièrement à l'aise à l'idée de parler ou de tester de nouvelles expériences. Et toi, as-tu déjà vécu des aventures avec des femmes ?

— Jusqu'à tout récemment, non. Je ne peux pas dire que je n'y avais jamais pensé, mais l'opportunité ne s'était jamais présentée ; et ce n'était pas un manquement en soi.

— Jusqu'à tout récemment ? C'est donc dire que tu as osé ? Je t'admire tant... tu n'éprouves aucune gêne à accepter et combler tes envies. Raconte-moi, Isabelle, si tu le veux bien.

— Je ferai mieux que cela.

Les minutes qui suivirent, je les ai passées à regarder, moi aussi, ce que je venais d'envoyer à Laurent. Il n'a pas dit un mot et n'a rien écrit. Je ne suis pas certaine qu'il ait tout vu. Il a quitté le site sans même me dire au revoir. Pour ma part, j'ai eu envie de tout regarder. Plus de trente minutes de caresses et de baisers. Revoir ces deux corps s'entremêler, pouvoir ressentir leurs désirs, leur chaleur, entendre leurs gémissements, leur souffle et revoir cette langue s'activer si habilement sur mon sexe jusqu'à ce que je jouisse férocement me donne vraiment envie de revoir cette femme. Sublime Manon !

Je revoyais souvent Manon. Tout comme moi, elle parvenait mal à cacher les sentiments naissants que nous éprouvions l'une pour l'autre. Un soir, je me suis dit que je ne pouvais plus continuer dans ces circonstances. Je ne pouvais pas développer de sentiments sincères envers cette femme. Elle était si douce, si innocente. Je ne voulais pas être cruelle... enfin, pas vraiment. Comment faire pour la quitter sans trop faire de vagues ? Comment honorer mes paroles et mes gestes envers celle qui m'avait fait découvrir de nouveaux horizons ? J'étais prisonnière d'un état peu commun. Depuis quand la Noctambule se souciait-elle de ce que les gens pensaient ? J'étais devenue lâche, faible, mes gardes avaient baissé... j'étais amoureuse !

Je me suis levée sans faire de bruit, j'ai arpenté la pièce et je me suis réinstallée devant l'ordinateur. L'histoire devait changer. Au diable les belles histoires. Celle-ci en sera une de plus où la nature humaine est plus forte que l'hypothétique morale.

Lors de nos conversations, Manon me demandait souvent ce que je faisais le soir et la nuit, du fait qu'elle me voyait fréquemment attablée devant l'écran de mon portable. Je lui répondais que je m'amusais tout simplement à passer le temps. Un jour, j'ai fini par lui parler du site de rencontre et de ce que j'y faisais parfois. Loin d'être offusquée, elle voulut découvrir mon monde et s'y est inscrite. Je ne voulais pas qu'elle connaisse mon pseudonyme ni connaître le sien. Cela devait rester anonyme. Est-ce que j'étais jalouse ? Non, j'avais d'autres plans !

Après la soirée où j'ai réalisé que je ne pouvais pas me permettre d'être amoureuse de Manon, j'ai pris la décision de la quitter. Or, ce n'était pas aisé, car Laurent et elle prenaient une pause. Il lui avait annoncé cela quelques jours plus tôt, sans aucune explication. Elle avait craint qu'il soit au courant de notre liaison, mais je l'ai rassurée.

Je n'avais pas encore trop usé de mon pouvoir de modérateur sur le site. Vu ma longue fidélité et les nombreuses heures que j'y passais, on m'avait promue à des rangs plus élevés et accordé des privilèges. L'un de ceux-ci consistait à pouvoir regarder la cybercaméra de quiconque l'allumait dans le salon public sans son autorisation. Il s'agissait d'un pouvoir ingrat, car les membres du site n'avaient pas le droit de s'opposer à cette intrusion. Je n'avais donc pas voulu utiliser ce droit, car j'étais tout de même dotée d'une certaine dose d'humanité... du moins, en certaines circonstances.

J'entrepris donc d'essayer de retrouver Manon sans tricher. Pour ce faire, j'allais tous les jours sur le site et posais des questions ici et là aux gens que je connaissais le plus. J'étais de retour sous le pseudonyme d'Anna. Il était plutôt rare, sur ce site, que deux femmes se parlent en privé. Non pas que c'était interdit, mais il semblait qu'il s'agissait avant tout d'un site de rencontre destiné aux hétérosexuels. Ne voulant pas semer le doute en harcelant chacune des nouvelles femmes qui venaient faire un tour, je me devais d'être plus prudente afin de ne pas révéler mon identité et la cause de ma quête.

Cela aura pris plus de deux semaines avant de trouver Manon. Cette recherche fut telle, qu'elle faillit, en partie, mettre mon emploi en péril. Qu'importe, puisque cela avait porté ses fruits. Elle avait choisi le pseudonyme Cléopâtre et le nom de cette déesse égyptienne lui allait fort bien. Je ne pus l'épier que quelques fois, car elle se montrait discrète derrière la caméra. Néanmoins, lorsqu'elle a osé dégrafer son soutien-gorge de couleur rouge, j'ai reconnu ses seins. Mais comment l'aborder ? Directement, ou en me faisant passer pour un homme ? J'optais pour la première alternative.

— Bonsoir, gentille dame ! Puis-je m'entretenir un instant avec vous ?

— Bonsoir, chère Anna. Vous pouvez.

— Je ne vais pas prendre de détours inutiles. Je vous ai espionnée à travers l'œil de la caméra et depuis, des fantasmes dont vous êtes l'objet alimentent mes rêves.

— Anna, je dois avouer qu'avant la période des fêtes, j'aurais poliment décliné votre invitation en affirmant mon attrait unique envers les hommes. Cependant, une femme est venue fausser la donne en m'initiant à l'art de l'homosexualité.

C'est donc ainsi qu'elle l'avait perçu. C'est étrange, car de mon côté, c'était manifestement elle qui m'avait initiée.

— Vous m'en voyez fort heureuse. Je vous propose donc de continuer à échanger, d'autant plus que je suis d'humeur coquine, ce soir.

La nuit était douce et Anna prenait plaisir à se livrer. À travers cet échange avec Cléopâtre, je revivais mon moment intime avec Manon.

Vers la fin de notre entretien, alors que nous étions toutes les deux dans un état un peu second suite aux mots et aux images que nous avons multipliés, je lui ai envoyé une vidéo en lui faisant savoir que le contenu me plaisait particulièrement. Dans le film, on pouvait voir deux personnes faire l'amour. La femme chevauchait l'homme, qui lui, à demi assis, prenait appui sur ses bras. Si l'homme était face à la caméra, la femme, elle, y faisait dos. Des larmes coulaient tranquillement sur les joues de Cléopâtre. Je me suis longtemps demandé si c'était en raison de la beauté de la scène, car, disons-le, le spectacle était sublime : Lune/Laurent et Anna/Isabelle unissant leur corps.

Le début de la fin

Nous étions l'été et la session était terminée. Beaucoup d'événements s'étaient déroulés durant les derniers mois... la rupture avec Laurent, avec Manon, avec Mathieu. J'avais décidé de faire table rase et de fréquenter d'autres sites. J'étais blasée de ces mêmes personnes qui finissaient par me connaître un peu trop bien ou qui m'en demandaient toujours un peu plus. Mûre pour du changement, je pris donc un billet pour l'Espagne.

N'ayant pour bagage qu'un seul sac à dos, je ressemblais drôlement à mes étudiants partis faire un voyage autour du monde. Pourquoi ne pas retourner à cette vie de bohème qu'était jadis la mienne ? Je m'installai dans une auberge de jeunesse, mais pour un seul soir, cependant, car j'ai vite réalisé que ma place n'était plus dans ce genre de lieux ; je vieillissais et je détonais au milieu de tous ces jeunes corps.

Je passais mes journées à me promener et à jouer la touriste stéréotypée. Je visitais toutes les attractions en m'attardant un peu plus dans les bibliothèques. J'avais toujours un papier et un crayon pas loin, du fait que je m'étais récemment mise au dessin. Quoique peu douée pour cet art, je prenais plaisir à essayer de dessiner le pont de Sainte-Marie ou des gens assis sur un banc d'un petit bistro.

Je m'appliquais beaucoup à ce dessin que je tâchais de réaliser. Je sentais l'urgence de le faire. Il prenait forme, il prenait vie. Le résultat me laissa muette...

Je devais me changer les idées. Il ne pouvait pas être en Espagne ! J'ouvris mon ordinateur dans la chambre d'hôtel et me connectai.

— Anna, j'ai besoin de toi ! dis-je en la suppliant de me porter secours.

Un homme ayant pour pseudonyme Jazzman me demanda de lui accorder un moment d'entretien en cybercaméra, mais je déclinai l'offre. Il n'était pas assez gentilhomme à mon goût. Il insista, me fit la cour... les mots qu'il écrivait avaient quelque chose de familier. Non pas dans le contenu, mais dans la forme. Néanmoins, je faisais l'indifférente ; je n'aimais pas que sans même dire bonjour, un homme veuille ainsi reluquer mon corps. Ceux qui avaient eu droit à ce privilège durent le mériter. Cependant, la nuit était lasse. Peu de gens fréquentaient ce nouveau site de rencontre et je commençais à trouver le temps trop long. Alors, pourquoi pas un peu de plaisir ! J'acceptai donc de converser avec lui et, peut-être, éventuellement, d'ouvrir la cybercaméra.

Cela ne lui convenait pas, c'était évident, mais que ne ferait pas un homme pour contempler le corps d'une femme ? Il alla droit au but : à ses yeux, sa femme l'avait trompé. Il l'aimait encore beaucoup, mais se devait de passer à autre chose. Je lisais plus que je parlais ; pour moi, cela sonnait drôlement faux.

— Je suis désolée pour vous, trouvai-je à lui répondre.

Je ne savais trop que dire suite à cette révélation qui ne m'intéressait pas du tout. Cocu ou pas, ce n'était pas à moi de trancher entre sa femme et lui. De plus, je venais sur ce site pour me changer les idées et me divertir. J'étais déjà tourmentée par le dessin du passant, je n'allais pas, en plus, alimenter une discussion sur le malheur d'un autre.

— Je viens ici pour me changer les idées et maintenant, je peux faire librement ce que j'ai longtemps caché, me dit-il.

— J'ai du mal à vous suivre. Vous clamez avoir été trompé, mais vous laissez sous-entendre avoir vous-même caché des choses.

— J'affirme des faits : ma femme m'a trompé, je l'aime encore, je dois passer à autre chose et maintenant, je peux venir ici sans avoir à me cacher.

— Vous veniez donc ici alors que vous étiez encore en couple avec votre femme et elle ne le

savait pas ? Vous la trompiez vous-même, alors !

— Je n'ai jamais considéré que je trompais ma femme en venant ici, car je n'ai jamais dit «je t'aime» à quelqu'un d'autre. Je n'ai jamais embrassé une autre femme ni même touché un autre corps pendant j'étais en couple avec elle. Tout ce que j'ai fait, c'est regarder d'autres femmes toucher leur corps et toucher mon corps en les regardant. C'est de la pornographie en temps réel ; c'est comme aller voir des danseuses érotiques et se masturber en les regardant danser. Je ne vois pas en quoi cela pourrait être perçu comme une infidélité.

— Puis-je vous demander ce que votre femme a fait, de son côté ?

— Elle a embrassé un autre homme.

Je n'étais peut-être pas d'accord avec sa définition de la fidélité, mais si sa femme avait réellement embrassé un autre homme, je n'avais rien à dire pour la défendre. La suite de notre conversation s'est déroulée paisiblement. Il m'a raconté un peu sa vie, ou du moins, les parties qu'il voulait bien me raconter. Il semblait sincère. J'appris donc que cela faisait près de deux ans qu'il fréquentait ce site, qu'il changeait régulièrement de pseudonyme, car il n'était pas un homme d'habitudes. La conversation me lassait un peu, mais elle me divertissait assez pour que je n'y mette pas fin. Cela faisait près d'une heure et demie que nous échangeions des banalités. Il tenta à nouveau de me convaincre d'ouvrir ma cybercaméra, mais comme je le trouvais peu attrayant, j'hésitais.

— Je veux bien. J'accepte, mais je ne vais pas vous dévoiler mon visage pour l'instant, finis-je par répondre.

J'avais décidé d'accéder à sa requête, mais en m'assurant qu'il ne puisse rien voir d'autre que ma poitrine encore bien vêtue. Le mystérieux Jazzman fit de même. Il semblait être un bel homme, légèrement musclé. Ce que je voyais donnait l'envie d'en découvrir plus. La conversation bifurqua donc sur des sujets plus épicés, tandis que les vêtements devenaient de plus en plus encombrants.

— Est-ce que vous pourriez retirer votre chandail ? osai-je la première.

Sans même prendre la peine de répondre, attendant cela depuis près de deux heures, il s'exécuta. Je frémis à la vue de son torse. Sans même attendre un commentaire de ma part ni même un «continu», il entreprit de s'exhiber tel un danseur nu et retira son pantalon. C'est en essayant de retirer son caleçon qu'il réalisa une manœuvre périlleuse ; aussi, sans qu'il le sache, je présume, j'ai pu apercevoir son visage.

Le voyage et l'aventure outre-mer avaient assez duré. Les cours enseignés ressemblaient maintenant trop à ceux que je donnais à Montréal, c'est-à-dire intéressants, mais redondants. Il y avait une trop grande proportion d'étudiants blasés qui ne portaient plus attention à l'effort que je faisais pour apporter un nouveau point de vue et qui ne voyaient plus les galipettes que j'exécutais pour rendre mon cours plus passionnant. Ils me jugeaient, réclamaient des révisions de notes... des véritables champions de l'hypocrisie.

Ce séjour en France fut comme un rêve, comme une utopie qu'il faut parfois laisser aller. De toute façon, la réalité toujours plus cruelle revient toujours nous chercher. Suite au jeu auquel je m'étais livrée, le destin et Mathieu me firent bien saisir la véracité de ce proverbe : quand on crache en l'air, ça nous retombe toujours dessus. L'année passée, je me suis offert un répit pour me permettre d'amorcer une nouvelle vie en France. Mais cette prétendue nouvelle vie a fini par ressembler à celle qu'était la mienne au Canada. Que faire dans ces moments ? Partir pour recréer une nouvelle vie, ou revenir à l'ancienne ? Je décidai de revenir aux sources.

Dès mon retour au Québec, il me fallait faire quelques courses pour remplir un peu le réfrigérateur. Le retour dans cette maison que j'avais louée à des étrangers après le départ de Mathieu ne se fit pas sans émotion, mais j'étais apaisée de retrouver mon domicile. Je déposai mes valises et m'étendis de tout mon long sur le canapé. Au réveil, un peu courbaturée, je décidai d'aller au supermarché pour acheter ce qu'il fallait pour faire un petit sandwich.

Je marchais sur la rue alors qu'il était environ dix-neuf heures. Sans que je ne puisse expliquer pourquoi, j'avais le cœur plutôt léger. Sur le chemin du retour, mes pensées furent interrompues par le bruit de sirènes de police et de pompier. Quel vacarme ! me dis-je. Plus j'avancais, plus le bruit se rapprochait ; à moins que ce fût moi qui me rapprochais du bruit... je ne sais plus.

Pendant de longues minutes, je suis restée là pour assister à ce spectacle. Autour de moi, beaucoup de gens parlaient suffisamment fort pour que j'entende leurs conversations :

— Je viens tout juste d'arriver dans le quartier. Savez-vous si cette maison était encore habitée ? demanda un jeune homme à une femme mûre.

— Je ne le sais pas, répondit la dame, celle qui demeurait là avait loué sa maison pendant son absence. J'ai vu la famille la quitter, mais pas la femme y revenir.

J'ai déposé mes sacs contenant lait, pain, œufs et fromage, puis je me suis retournée avant de me mettre à marcher dans les rues partiellement enneigées ; l'hiver commençait donc déjà !

Endroit inconnu, automne

— Madame, cela fait trois jours que vous dormez dans ce parc. Nous ne pouvons pas vous laisser rester ici encore plus longtemps. Vous devez circuler. Vous n'avez pas de famille ? Vous savez qu'il y a des endroits pour accueillir les femmes dans le besoin ? Madame ?

Je me suis remise à marcher.

Épilogue

Ma fille ne me parle plus depuis des années et je n'ai jamais revu Mathieu depuis la rencontre fortuite via Internet, pas plus que tous les autres hommes rencontrés sur les différents sites de clavardage.

J'ai arrêté de marcher la nuit, un soir d'hiver, alors que j'ai vu mourir de froid des itinérants. Je me suis rendue devant la vitrine d'un magasin d'électronique et là, devant moi, se trouvaient des ordinateurs, des portables et des tablettes électroniques. En regardant toute cette technologie, j'ai compris que ma vie avait été tributaire de ces écrans et que sans eux, je n'existais pas. Le reflet de la vitre me renvoyait l'image d'Isabelle, d'Anna... Je cherchais désespérément celle de la Noctambule, mais je ne parvenais pas à la voir...

La Noctambule ne marchera plus jamais.

Fin

